REDSKINS

Copyright © moinsdecent.net
Genève, 2026

BERTRAND CASSEGRAIN

REDSKINS

Automne 2026

Ils sont tous là. Tous à part Pitbull qui est en retard, ce qui ne les étonne pas mais les rend nerveux. Ils ont peu de temps devant eux – en fait, ils ne savent pas combien de temps ils ont alors qu'ils sont sur le point de foncer tête baissée dans un repaire de fachos. Le bar semble calme, lumières éteintes. Il doit ouvrir d'ici quelques heures. Le concert, lui, est à vingt-deux heures. Il est suffisamment tôt pour que le personnel ne soit pas encore présent. Par contre, les instruments, la sono, tout le matériel est déjà installé – c'est ce qu'ils sont venus détruire. Un concert néonazi en pleine ville, chez eux, ils ne pouvaient pas laisser passer ça. À cause de la manifestation du lendemain, aucun autonome n'a voulu leur prêter main forte. Privés de leurs alliés anarchistes, ceux qui se sont baptisés « les Animaux » ont renoncé à se frotter directement aux fafs. Plusieurs dizaines de nazillons seront présents ce soir. À cinq, ils ont beau avoir le cuir solide, les poings rageurs et des battes de baseball en acier, ils ne feront pas le poids.
Ils ont la boule à zéro, mais aucun n'est rasé à blanc. Ils laissent ça à leurs ennemis. Pour ce soir, ils ont troqué leurs jeans et leurs bombers pour des hoodies noirs et des bas de training bon marché qui attirent moins l'attention. En revanche, ils ont conservé leurs Doc Martens, noires aux lacets rouges, couleurs de leurs luttes.
Pitbull débarque d'un pas nonchalant.

– Alors les gars, c'est le grand soir ?
– Putain Pitbull, t'es encore en retard !
– C'est bon putain ! Je préparais la manif de demain, j'ai pas vu l'heure !

Pitbull fait partie de la bande depuis environ un an. Pas même majeur, il a acquis son surnom en deux mois à peine et deux bastons parmi les plus violentes que les Animaux aient jamais

provoquées. Il a toutes les caractéristiques du chien dont il porte le nom : petit, râblé, hargneux, vicieux. En tant que tel, Pitbull n'est pas un très bon combattant. Il pratique de manière peu assidue le krav maga, dont il a retenu l'unique principe qui lui paraît pertinent : si tu as un objet à proximité, utilise-le. Et, de fait, Pitbull s'assure d'avoir toujours une arme à portée de main : une batte pour les virées en ville, un coup-de-poing américain et son éternelle triplex – une chaîne triple de transmission qui fait office de ceinture, se décroche du pantalon en un rien de temps et fracasse les mâchoires sans rougir. Comme il n'aime rien faire comme les autres, Pitbull a le crâne rasé à blanc sur les côtés et une iroquoise, rase, au sommet. Au lieu des jeans traditionnels et des Doc Martens, il porte constamment un pantalon militaire et des baskets.

– On avait dit qu'on portait pas nos fringues habituelles bordel !
– C'est bon, personne me reconnaîtra ! Je suis quand même pas le seul mec de la ville à porter un fute de camouflage.
– Bon, du coup c'est toi qui fais le guet, comme ça au moins on te verra pas rentrer dans le bar…
– Putain Jo c'est bon, personne me verra !
– C'est comme ça Pit, tu sais qu'on rigole pas avec ça.
– Putain, allez vous faire foutre !
– Tu fais le guet, ok ?

En colère, Pitbull ne répond rien – sa façon à lui de dire oui. Jo se tourne vers les autres.

– Bon, les cagoules et on y va.

Pitbull s'approche de Paco, cent-vingt kilos pour un mètre quatre-vingt-dix, des poings comme des enclumes.

– La cagoule, c'est bien pour ce que tu as, Paco, lui dit Pitbull.
– Pourquoi ? Qu'est-ce que j'ai ?
– Une gueule de con.

Pitbull part dans un éclat de rire tandis que Paco lui colle une claque sur l'occiput.

– Allez, on y va, dit Jo.

Ils regardent au coin de la rue puis se précipitent vers le bar.

Géj est accoudé à la fenêtre du troisième et dernier étage de l'Alternative. Il regarde d'un air distrait la placette sur laquelle donne le squat. Elle repose au bout d'une rue étroite et courte dans laquelle s'encastrent péniblement de petits immeubles gris. C'est calme et proche du centre-ville. L'Alternative est le bastion de la gauche radicale et de la faune urbaine. Au rez-de-chaussée sont régulièrement organisés des concerts. Ces soirs-là, généralement, les Animaux s'occupent de la sécurité, ce qui permet de se faire un peu d'argent. Paco, l'ogre placide, est invariablement placé à l'entrée, au point d'en être devenu le monument. Les habitués aiment raconter aux nouveaux venus ce fameux soir où une bagarre a éclaté entre une dizaine de mecs bourrés. Le skinhead ne s'est pas jeté dans la mêlée. De ses quasi deux mètres, surplombant le petit groupe, il s'est mis à abattre sans discontinuer son poing sur les têtes, de manière lente et mécanique. *Bom – bom – bom*. Dans la rage et l'ivresse, personne n'a réalisé ce qui lui tombait dessus jusqu'à ce que, petit à petit, certains s'écroulent, assommés, que d'autres sentent leurs jambes flageoler ou le sang couler de façon inexplicable de leur crâne. L'échauffourée a cessé d'elle-même, faute de combattants. Ne restait plus alors que des corpuscules éparpillés, titubants et perplexes, incapables de comprendre ce qui venait de leur arriver. Puis Paco est retourné à son poste, comme si de rien n'était.

Les pièces du premier étage servent de salle de réunion pour les associations du coin. Le prix de location défie toute concurrence. Au deuxième, se trouvent la cuisine et les chambres des squatteurs, également animateurs du lieu. Jo et Reup, des Animaux, en font partie avec deux couples de dreadeux. Enfin, au troisième, se situent les combles,

réaménagés en « salon ». Une longue pièce quasiment vide aux lames de parquet noirci par les heures d'ennui. Y moisissent un grand canapé et deux fauteuils récupérés sur un trottoir, ainsi qu'un vieux meuble en bois sur lequel trône une minuscule télévision. De l'une des poutres, un sac de frappe usé pendouille au bout d'une lourde chaîne.
Géj remarque un jeune homme qui pénètre dans la cour, l'air intimidé. Il fait mine de s'approcher de l'Alternative puis s'arrête, piétine devant l'entrée. Géj lui fait signe.
– Tu veux quoi ? lui demande-t-il.
– Bonjour, j'aimerais parler aux Animaux.
– Je suis un Animal, tu veux quoi ?
– Ben… j'aimerais faire partie de votre groupe.
Géj renifle.
– Monte.
Voyant la porte ouverte, le jeune entre dans l'une des salles du premier étage. Jo et Reup sont assis à une table. Géj est debout derrière eux, adossé contre le mur. Le skinhead a une carrure impressionnante. De la même taille que Paco, il n'en partage pas la corpulence. Tout en muscles, pas une miette de graisse, des épaules larges, belle gueule, le duvet qu'il a sur le crâne se prolonge en de fines pattes façon *original skin*. Avec son polo Fred Perry, rien à dire, il a la classe. Pratiquant le *mixed martial arts*, Géj est un athlète accompli et certainement le meilleur des Animaux lorsqu'il est question de se battre. Son seul défaut, un prénom dépassé : Gérard, qui, avec le temps, s'est transformé en Gégé, puis en Géj. Introverti, à vingt-cinq ans, Géj vit toujours chez ses parents. Parfois, pour arrondir des fins de mois toujours difficiles, il donne un coup de main à son père, patron d'une petite entreprise de déménagement qui survit tant bien que mal.
Le visiteur se tient debout à l'entrée de la pièce, attendant qu'on lui adresse la parole. Quinze secondes s'écoulent ainsi, interminables. Soudain, Jo se lève.
– Bon, si t'as rien à nous dire, je me casse.
Le jeune, décontenancé, se met alors à parler d'un ton hésitant.

– Je… j'aimerais faire partie des Animaux.

Jo se rassoit.

– Ok. Et ?

– Ben… je sais pas… j'aimerais bien en faire partie, je trouve cool ce que vous faites.

– Tu trouves cool ce qu'on fait ?

– Ouais.

Les Animaux restent impassibles.

– Et c'est quoi qu'on fait ? demande Jo.

– Ce que vous faites aux fafs… que vous leur cassiez la gueule et tout… et puis tout le reste, toutes les actions que vous menez…

Silence.

– Tu t'appelles comment ?

– Aris.

– Tu fais un sport de combat ou un art martial Aris ?

– Je fais du judo.

Les Animaux se regardent un instant puis éclatent de rire.

– Du judo ? Et tu crois que ça sert à quoi le judo dans la rue ? Si un connard de feufa se ramène avec une batte, tu vas lui faire quoi ? Un uchi-mata-truc ?

Reup et Géj se marrent de nouveau.

– Je t'explique mon pote. Ici, tout le monde fait un sport de combat. Boxe anglaise, boxe thaï, kickboxing, MMA… T'es champion quoi déjà Reup ? Régional ?

– National.

Jo se tourne vers Aris.

– Champion national de kickboxing, tu vois gars ! dit Jo, la voix pleine d'estime. Pour faire partie des Animaux, il faut faire un sport de combat ou un *vrai* art martial, un truc qui te sert dans la rue. Alors reviens quand tu t'y seras mis.

– Ouais, ok.

Bref silence.

– Et tu sais ce qu'il te manque encore pour pouvoir porter nos couleurs ? dit Jo en tirant sur le côté de son bomber où a été cousu le patch des Animaux.

De forme ronde, un fond noir duquel se détache, en rouge, l'inscription « les Animaux », dont le « A » majuscule se trouve dans un cercle. Dessous, sur la gauche, un tigre est allongé, tête dressée, l'air apaisé. À droite, un loup montre les dents, le museau retroussé, prêt à attaquer. Enfin, au centre, derrière les deux prédateurs, un gorille se tient sur ses pattes arrière et se frappe le poitrail, la gueule grande ouverte.

– Il faut rapporter un trophée, c'est ça ?
– Exact. Faut que tu nous rapportes le bomber d'un facho ou un autre truc dans le genre qui leur tient à cœur. Mais faut pas le faucher en douce ! Faut l'avoir à la régulière : tu te bats, tu soumets le fils de pute et tu prends son bomber, ok ?
– Ouais, ok.
– Après, seulement, on pourra voir si tu peux faire partie de la bande.
– D'acc.
– T'as quel âge ?
– Seize ans.
– Bon, prouve-nous que tu peux être membre des Animaux et reviens nous voir. On t'attend.

Aris sort du squat et se retrouve sur la place. Il a les jambes qui tremblent mais se sent soulagé, heureux comme jamais. Les Animaux ne l'ont pas refoulé. Enfin, pas de manière définitive. Bientôt, il en fera partie – putain ce qu'il est fier !

Pour la manifestation, Pitbull a exceptionnellement opté pour un jean sobre et un t-shirt – il n'a pas pu s'empêcher de prendre celui qui affiche une faucille croisant une batte de baseball au lieu du traditionnel marteau. Comme il l'avait prévu, il se fait fouiller par la police avant de pouvoir rejoindre la foule amassée sur la grande place du centre-ville. Le skinhead a laissé son poing américain chez lui. Par contre, il a conservé sa triplex – ainsi, il ne se sent pas totalement nu. Il retrouve un petit groupe de jeunes dont la plupart portent des hoodies noirs.

– Putain Pitbull, bravo pour hier soir ! dit l'un d'eux à la tignasse noire.
– Merci mec !
– C'était pas un compliment ! Les flics sont sur les dents maintenant. Il y a déjà la moitié des copains qui ont été arrêtés de manière préventive !
– Arrête tes conneries ! Qu'on ait détruit le bar ou pas, les flics auraient de toute façon fait pareil.
– Ouais, ben en attendant, c'est pas des Animaux qu'ils coffrent… Vous êtes bons pour péter des bars, mais quand il faut se bouger pour une manif…

Pitbull le coupe d'un air menaçant.

– Et je suis où, moi, en ce moment ? Je suis pas là peut-être ? Je vous ai pas aidé à tout mettre en place ?
– Putain, fermez-là ! Vous êtes cons ou quoi ? Il y a plein de keufs qui traînent en civil, vous êtes pas au courant ? dit un barbu costaud, casquette vissée sur la tête.
– Alors dit à ce connard de me lâcher ! C'est vous qui êtes toujours en train de parler de diversité des tactiques et tout ça, ben les Animaux ils ont les leurs, ça les empêche pas de se bouger le cul quand on a besoin d'eux,

contrairement à certains qui nous lâchent au dernier moment parce qu'ils ont les jetons !

– Va te faire foutre !

Pitbull saisit d'un coup sec Tignasse noire par la gorge.

– T'as dit quoi mec ?

Le barbu à la casquette s'approche de Pitbull, accompagné d'autres autonomes.

– Putain Pitbull, lâche-le, c'est bon, il a capté.

– T'as capté connard ? Je suis pas sûr…

– Allez Pitbull, arrête, les flics vont rappliquer !

– Dis-moi que t'as capté connard et je te lâche.

Tignasse noire fait un signe de la tête. Pitbull desserre son étreinte – le jeune porte sa main à la gorge et se met à tousser. Le skinhead se tourne vers le groupe.

– Je suis autant un Animal qu'un autonome, et même si les autres Animaux en sont pas, ils sont autant impliqués que vous dans la lutte, ok ?

Personne ne pipe mot. Barbu-Casquette s'avance, faisant signe à tout le monde de se rapprocher.

– Bon, on s'est assez affiché.

Il observe brièvement autour de lui.

– Faut qu'on décide de la suite. Discrètement ! souffle-il en jetant un regard à Pitbull.

– Moi je dis qu'on laisse tomber le plan de base, mais on prend la tête du cortège pour réclamer la libération des copains et on essaie de le mener jusqu'au commissariat, dit l'un.

– Les organisateurs nous laisseront pas passer devant et personne nous suivra. On se fera ramasser en deux-deux.

– Et si on faisait ce qu'on avait prévu, mais on dit qu'on le fait à cause des « arrestations arbitraires » de ce matin ? propose Pitbull. Comme ça on met tout sur le dos des flics.

Coup d'œil circulaire.

– Ouais, ça me paraît bon ça.

– C'est cool !

– Ouais, ça me plaît !

– C'est bon pour tout le monde ? demande celui qui semble être le leader.

Acquiescements.

– Cool. Bien vu Pit.

Après quelques mots des organisateurs, le cortège se met en branle. Beaucoup de jeunes, des familles, des vieux de la vieille. Une femme s'époumone dans un mégaphone à lancer des slogans qui sont repris de façon éparse. À l'arrière, on entonne une chanson militante. Des sifflets, les drapeaux des partis et des syndicats qui rivalisent avec les pancartes, le bruit des pas sur le bitume.

Au coin d'une rue, les autonomes s'arrêtent près d'un petit conteneur à ordures. Ils regardent autour d'eux, l'ouvrent, en sortent des sacs à dos puis se remettent à marcher, entourés par la foule. Des sacs, ils tirent des cagoules et, pour ceux qui n'en ont pas, des hoodies noirs. Ils s'en parent aussitôt. Rapidement, le groupe devient une masse sombre de visages dissimulés, anonymes. Pitbull sent les corps nerveux le frôler, le toucher – la troupe se tient de façon compacte. Quand le skinhead aperçoit l'enseigne d'un McDonald's, ni une ni deux, il prend le marteau qui se trouve dans son sac, se détache du *black bloc* et s'en va taper sur la vitrine du fast-food – une clameur se fait entendre, d'autres autonomes se joignent à lui – un photographe surgit – un militant le fait déguerpir fissa. La vitre vole en éclat. Pitbull se retrouve tout à coup face aux clients du restaurant, recroquevillés à l'autre bout de la pièce. Un père, l'air terrorisé, tient son enfant dans les bras.

L'Animal retourne immédiatement se réfugier dans le bloc, qui passe à présent près d'une bijouterie – quatre ou cinq autonomes se jettent avec hargne sur sa devanture. Soudain, une détonation – une fumée blanche s'élève au-dessus des têtes encapuchonnées. La bande recule un peu puis reprend son avancée – un cordon de casques, matraques et boucliers lui fait face. Certains révolutionnaires lancent des bouteilles en direction des policiers, des pétards – une fusée part. Ceux qui sont à l'avant protègent les copains grâce à une épaisse banderole qui arbore une silhouette, entourée

de flammes, sur le point de lancer un cocktail Molotov. Quelques-uns piquent chaises et tables à la terrasse d'un bistrot pour ériger une barricade dérisoire – détonation – l'un des architectes s'est pris une balle en caoutchouc dans la cheville et décampe en boitant – nouvelle déflagration – tout le monde se met à courir, commence à se disperser puis se regroupe une fois loin des lacrymogènes – la police tire puis charge – on court, impossible d'échapper au gaz, d'y résister. Dans la débandade, plusieurs manquent de tomber – on se rassemble mais les condés chargent une nouvelle fois – nouvelles cavalcades – le bloc devient de plus en plus épars – Pitbull se retrouve isolé – il enlève sa cagoule, la jette par terre en même temps que son sac et son marteau, se débarrasse de son pull puis s'engouffre dans une ruelle adjacente. D'autres manifestants le suivent ou le précèdent. La plupart ne portent pas d'habits noirs – ils ont été pris malgré eux dans l'affrontement. La police passe au pas de course dans la rue qu'ils viennent de fuir. Plus loin, on entend des tirs. Pitbull s'éloigne encore. L'odeur insupportable de poivre rôde partout. L'Animal se courbe et crache, les yeux emplis de larmes qui piquent affreusement, l'estomac retourné, la morve qui coule du nez. *Merde !* Il aurait aimé continuer. Le jeu du chat et de la souris promet de durer encore un moment – tout l'après-midi et même une partie de la soirée si les autonomes se débrouillent bien –, mais à présent il a trop de chances de se faire attraper. Il a fait ce qu'il devait en se débarrassant de son équipement. Maintenant, il est trop risqué de tenter de les rejoindre, mais ça le met en colère ! Se résigner à regarder un résumé des affrontements au journal du soir – rien ne le frustre plus que d'être simple spectateur de la révolte.

Tonio est intelligent, il le sait. Il passe son temps à lire des livres – histoire, philosophie, essais politiques –, la presse et des fanzines qui corrigent les mensonges de celle-ci. Il participe à nombre de conférences, n'hésite pas à voyager aux quatre coins de l'Europe pour y assister – il a même organisé la sienne, une première, il y a de ça peu de temps. Il a invité un théoricien néerlandais en tournée pour promouvoir son nouveau bouquin, un érudit qui maîtrise une dizaine de langues, dont le français. Lui-même aurait pu le suivre en anglais – il le parle à la perfection car la majorité de la littérature qui l'intéresse vient des États-Unis. Pas de pub en dehors du milieu, ce qui n'a pas empêché la petite salle qu'il avait louée d'être bondée. Il y avait même une délégation du pays francophone voisin. Un succès. Il a encadré la photo prise pour l'occasion avec le conférencier. Elle est posée sur sa commode, entourée de quelques antiquités de la Seconde Guerre mondiale.

Tout le monde l'a félicité ce jour-là. Pour l'organisation sans accroc – il a eu la bonne idée de commander trois fûts de bière en vue d'un moment convivial après la discussion –, comme pour son discours d'introduction, à la fois lucide, engagé, limpide. Il s'exprime bien Tonio. Quand il prend la parole, tout le monde se tait dans la bande pour l'écouter. Il parvient à expliquer, présenter les choses telles qu'elles sont tout en sachant exalter les passions.

Oui, il est intelligent. Alors pourquoi tout le monde le prend-il pour un crétin ? Bien sûr, personne n'ose le lui dire, mais il le sait, le perçoit. Quand ce n'est pas la crainte, il lit la perplexité dans les yeux de ses camarades chaque fois qu'en classe il ouvre la bouche. On peut penser que c'est parce qu'il entonne toujours la même rengaine, mais il y a autre chose. C'est aussi

ce qu'il dit. Tout le monde trouve ça stupide, à côté de la plaque. À part trois-quatre élèves qu'il retrouve aux pauses et qui partagent ses convictions – ses obsessions diront certains –, personne ne lui adresse la parole. Il n'a pas de vrais amis au bahut. Comme il fait profil bas, il arrive à ne pas avoir d'embrouille avec les autres sauvages. Tout ça parce qu'il est fils d'immigré. Mais pas comme ceux d'aujourd'hui, ce qui explique tout.

Quand son père est arrivé ici, on ne lui a rien donné – et il n'a rien demandé à personne. Comme n'importe qui, il était capable de taffer, alors c'est ce qu'il a fait. Il a bossé dur sur les chantiers tandis que sa femme faisait des ménages. Aujourd'hui, tous deux sont cassés par une vie éreintante et une retraite de misère, mais aucun ne se plaint. Ils sont fiers – et ils peuvent l'être. Ils sont allés au charbon tant qu'ils ont pu, sans rechigner, sans jamais être un poids pour le pays qui les a accueillis. Ils ont été de bons parents. Mais quand même, ça fait mal de les voir comme ça. S'ils savaient que l'humiliation se poursuit pour leur fils.

D'un autre côté, si les autres élèves voyaient comme on le respecte en dehors, ce qu'il accomplit au quotidien pour protéger la patrie qui est devenue la sienne, pour éviter la guerre qui s'annonce – ou plutôt pour s'y préparer au mieux en prévision du jour où elle éclatera. D'ailleurs, il est temps d'aller retrouver les copains. Le crâne rasé à blanc, il enfile son jean au bas retroussé, ses Doc Martens aux lacets blancs, son bomber noir paré du patch « Honour 18 », dont les chiffres renvoient aux lettres de l'alphabet : A. H., pour Adolf Hitler.

Ce soir-là, dans un village de campagne, se tient un concert de oi !, sous-genre punk aussi furieux que ses adeptes. Les organisateurs – un collectif punk – ont fait appel aux Animaux pour se charger de la sécurité. Géj, look toujours impeccable, a emprunté la camionnette de déménagement de son père. Reup, l'autre taiseux de la bande, se trouve à ses côtés tandis que Jo, Paco et Pitbull sont à l'arrière, blablatant à propos de tout et n'importe quoi – surtout n'importe quoi. À part ceux du conducteur et du passager avant, la fourgonnette n'a pas de siège. Lorsque la conversation devient trop inepte au goût de Géj, celui-ci donne un coup de volant sec ou freine brusquement, baladant dans tout le véhicule les trois Animaux. Pour faire croire à sa bonne foi, le skinhead s'excuse ou s'emporte contre un chauffard imaginaire – il se bidonne discrètement avec Reup alors qu'ils entendent les autres jurer.

– La manif a bien marché, non ? demande Jo à Pitbull.
– Ouais, mais les autonomes nous en voulaient d'avoir pété le bar juste avant. Ils disent que c'est à cause de ça que les flics étaient tendus.
– C'est des conneries, réagit Paco. Ils l'auraient de toute façon été, vu comme vous avez annoncé votre venue…
– Je sais, c'est ce que je leur ai dit !
– Tant que j'y pense, mercredi, je vais à un comité, celui contre la détention des requérants d'asile déboutés, ils veulent organiser un rassemblement bientôt. Qui vient avec moi ? demande Jo.

Silence.

– C'est chiant les réus, dit Reup en guise de réponse.
– Géj ?
– Désolé mec, j'ai promis d'aider mon père pour un truc…

– Paco ?
– Ouais, ça marche, je viens.
– Cool. Pitbull, tu viens ?
– Non, on a un truc de prévu avec les autonomes. Mais certains seront là.
– Bon, au moins on sera pas les seuls à être regardés de travers… dit Jo dans un soupir.

Jo est le leader naturel de la bande. Un sanguin doublé d'une grande gueule. Ado, déjà, il se frottait seul aux fachos pendant les soirées punk et oi !. En ayant assez de ne plus pouvoir se rendre à un concert sans devoir se battre – et se faire systématiquement rétamer –, Jo fonde les Animaux avec Géj et Paco. Entouré de cette paire de muscles, les raclées deviennent moins fréquentes puis, rejoint par Reup et enfin Pitbull, elles finissent par disparaître complètement. À présent, quand les Animaux sont là, les soirées sont désertées par les fafs qui, la plupart du temps, organisent les leurs dans leur coin.

Géj se gare. Les Animaux descendent. Jeans, Doc Martens et bombers bleu nuit – à l'exception de Pitbull qui en porte un vert sauge, des baskets et son pantalon militaire. Quelques pas dans le gravier qui crisse et les voici devant la salle. Afin d'avertir les indésirables se dresse au-dessus de l'entrée une bannière SHARP, acronyme pour « *Skinhead Against Racial Prejudice* ». La bande entre, salue les membres du collectif et le groupe de musique, puis se met en place. Jo, Géj et Reup seront à l'intérieur, Paco au poste qui lui est dévolu, à l'entrée, avec Pitbull et une *skinhead girl* chargée de fouiller les filles. Elle porte la coupe traditionnelle : cheveux tondus, frange sur le devant, de longues et fines mèches qui tombent sur la nuque et sur les tempes. Pitbull ne manque pas de lui trouver du charme et le lui fait savoir en l'ignorant superbement. Sur le bras gauche de son veston, la *skingirl* porte un patch où l'on voit Adolf Hitler se tirer une balle dans la tête avec cette inscription : « *Follow your leader* ».

La fête bat son plein. Pogos endiablés, éructations avinées,

crêtes colorées et crânes rasés. Un jeune, ivre mort, est jeté dehors à coup de pied au cul pour avoir fait le salut nazi. Quelques bagarres rapidement matées. Rien qu'une soirée normale. Jo jette un œil au stand de CD installé à côté du bar. En fouillant dans les disques de ska, de punk et de oi !, l'Animal tombe sur ceux de Hammer. À ses débuts, le groupe de rock britannique était apolitique, jusqu'à ce qu'il devienne le chef de file de la mouvance skin d'extrême droite. Jo s'adresse au vendeur, un homme d'une trentaine d'années, cheveux en bataille, barbe de trois jours et clope au bec.

– Il fait quoi Hammer dans ta collection de disques ?
– Pourquoi ? T'aimes pas ?
– C'est de la merde, ok ?
– Bah, chacun ses goûts…
– Non mec, pas chacun ses goûts. Ici, c'est un concert antifa, donc les connards de Hammer on n'en veut pas.
– Eh, tranquille mec, y a que les disques du début, avant qu'ils virent fachos. C'est juste de la bonne 'zique, et si ça te plaît pas c'est pareil, je vends ce que je veux.
– Non mec, ici tu vends pas ce que tu veux.

Les deux hommes se toisent un instant. Le disquaire sent la colère monter en lui. Il n'aime pas du tout qu'un petit merdeux comme Jo lui dise ce qu'il a le droit de vendre ou non.

– Tu m'enlèves ces disques immédiatement ou tu dégages.
– J'enlève rien du tout et c'est toi qui dégages.

Le skinhead renverse brusquement la table sur laquelle sont posés les CD. Leur propriétaire esquisse un mouvement pour les retenir de tomber puis se ravise et tente de donner un coup de poing à Jo, mais celui-ci l'a déjà frappé au visage – le sang surgit en cascade de son nez – furieux, il ne sent rien et donne un nouveau coup de poing à l'Animal qui, cette fois, atteint sa cible. Jo lui assène en retour un *low kick* dans le genou qui craque méchamment – il s'écroule et se met à hurler de douleur. Géj et Reup débarquent. Ils n'ont aucune idée des raisons de la baston mais, dans ces cas-là, on prend le parti des copains et on pose les questions plus tard. Géj se saisit du disquaire et le traîne à l'extérieur. Jo, dehors à son

tour, lui balance une caisse de CD à la figure. L'homme fait mine de s'approcher mais Pitbull a vite fait de le repousser, suivi de Paco qui lui met une taloche qui le fait vaciller une nouvelle fois. Le bas du visage barbouillé de sang, haletant et tremblant de rage, il renonce. Il rassemble comme il peut sa marchandise puis part, boitant, en direction de sa voiture. Le sol est jonché de disques abandonnés.
L'un des organisateurs s'approche de Jo.

– Putain, on vous demande de faire la sécu, pas de foutre le bordel !
– Il vendait des disques de fachos. La prochaine fois, regardez ce qu'on vend dans vos soirées et ça arrivera plus.

Jo retourne dans la salle, suivi de Géj et de Reup, laissant le punk en plan.

Géj rentre chez lui au petit matin. Il a déposé tout le monde : Reup et Jo au squat, Paco qui vit deux blocs plus loin et Pitbull à un arrêt de bus – le jeune skinhead vit en périphérie chez sa mère. Les parents de Géj sont déjà debout et prennent leur petit-déjeuner dans la cuisine. L'Animal entre, embrasse sa mère, salue son père qui bougonne une réponse inaudible puis s'assied, se coupe une tranche de pain qu'il tartine de beurre et de confiture avant de l'engloutir goulument. La mère semble nerveuse, le père a la mine renfrognée.

– J'ai garé la camionnette devant, dit Géj la bouche pleine, à l'adresse de son père.
– Tu pourrais au moins enlever tes chaussures quand tu es à l'intérieur, répond-il.
– Bah, demain c'est le jour du ménage, tu t'en fous.
– Non, mais ça se fait. Tu vis sous mon toit je te rappelle !

Géj laisse tomber sa tartine sur la table.

– « Sous ton toit », t'as toujours que ce mot à la bouche putain !
– Ne parle pas comme ça à ton père, dit timidement sa mère.
– Putain, j'ai vingt-cinq ans, je viens tranquille sans faire

chier personne et on me dit comment je dois me tenir comme si j'étais un gosse…

– Tu as vingt-cinq ans mais tu fais quoi de ta vie ? À traîner avec ces chaussures et… et ce blouson… Tu ne trouveras jamais un boulot sérieux avec une dégaine pareille ! J'ai l'air de quoi, moi ? dit le père.
– Putain ok c'est bon je me casse.
– Gérard ! crie sa mère.

Trop tard, Géj vient de claquer la porte d'entrée.

Ces derniers jours, Pitbull a dormi à l'Alternative sur le canapé du troisième – comme souvent. Sans trop savoir pourquoi, ce matin-là, il se sent las et a envie de voir sa mère.

Il pénètre dans la tour grisâtre, jure quand il réalise que l'ascenseur est toujours en panne et monte les dix étages à pied. À certains paliers, on entend de la musique, à d'autres des gens rigoler, à d'autres encore des cris et des insultes. Certains murs sont recouverts de graffitis.

Pitbull pousse la porte. Elle ne ferme plus depuis que, d'après sa mère, un cambrioleur l'a forcée. Un cambrioleur assez stupide pour croire qu'il pourrait y avoir quoi que ce soit à voler – pas crédible. Quand Pitbull a débarqué ce soir-là, sa mère sanglotait, les bras couverts de bleus. Son géniteur était passé par là. Il a très bien pu défoncer la porte en même temps que sa daronne.

Le jeune skinhead pénètre dans l'appartement sombre et vide. Un canapé, une petite télé posée sur un tabouret, une table basse au milieu de la pièce recouverte de papiers tâchés et de seringues. Dans un coin, un matelas crasseux, une femme allongée, blanche et squelettique. Pitbull peut voir, s'échappant de la couette, ses omoplates tendre la peau de son dos. Elle se retourne, les cheveux filasse formant de gros paquets emmêlés, les cernes violacés.

– Chéri, c'est toi ?
– Oui maman, c'est moi.

Elle se redresse.

– Oh, tu aurais un peu d'argent à me prêter ?

– Putain maman, ça fait trois jours qu'on s'est pas vu et la première chose que tu me demandes c'est si j'ai du fric ?
– Les huissiers, ils sont venus, ils vont nous jeter dehors…
– Et ben arrête de te camer et tu pourras payer le loyer !

Elle se lève, tient sa couette dans une main pour cacher sa poitrine famélique et ses côtes osseuses.

– S'il te plaît Mickey, t'as sûrement du fric, j'ai arrêté de me droguer, j'ai décidé hier soir…
– Putain m'appelle pas comme ça ! Tu sais que j'ai horreur de ce prénom !
– Mais Mickey…
– Ta gueule !

Elle fait un signe d'apaisement.

– D'accord, d'accord mon chéri, je ne t'appelle plus comme ça.

Elle regarde autour d'elle d'un air hagard.

– Mon chéri, est-ce que tu as de l'argent ?
– Non, j'ai rien je t'ai dit, répond Pitbull en allant dans la cuisine.

Il ouvre un placard, un autre, le frigo, revient dans la pièce principale.

– Putain y a rien à manger ici ?
– S'il te plaît mon amour, donne-moi un peu d'argent, juste un peu…
– Pourquoi ? Tu veux aller faire les courses ?

Le visage de la mère s'illumine.

– Oui, oui, je vais aller faire les courses, s'il te plaît, donne-moi l'argent et je vais aller faire les courses.
– Tu me prends pour un con ou quoi ? Tu crois que je sais pas qu'après tu vas disparaître pendant une semaine le temps de t'enfiler toute ta merde ?

Soudain, sans que Pitbull ne s'y attende, elle explose.

– Sale fils de pute de merde ! Sale fils de merde !

Pitbull lui met une claque sans réfléchir – elle s'égosille alors à s'en arracher la voix.

– Connard ! Sale fils de pute de merde ! Tu veux même pas aider ta mère et en plus tu me frappes ! Barre-toi ! Barre-toi d'ici sale merde !

– Ben quoi, t'aimes bien les claques pourtant, c'est pas ce que mon père il te file quand tu vas le voir ?

Elle s'avance et se met à le frapper sur l'épaule. Sa couette lui échappe des mains. Elle est là, corps nu et blanc et informe, fesses affaissées, os saillants, à frapper son enfant en beuglant, un râle en guise de voix.

– Connard connard connard ! dit-elle en pleurant. T'es qu'un sale connard !

À bout de force, elle s'écroule et reste par terre, sanglotant.

– T'es qu'un connard putain !

Pitbull quitte l'appartement. Il tombe sur le locataire d'en face qui a entrouvert sa porte.

– C'est pas bientôt fini ce boucan ?

– Ta gueule vieux con ! répond-il.

Il descend les escaliers quatre à quatre et se retrouve dehors. Dans l'air frais du matin, il sent le monde autour de lui se désagréger.

Marc referme le dossier, heureusement maigrichon. Il se lève en s'aidant de sa nouvelle canne – la première qu'il possède. Jusqu'à présent, il a toujours eu recours à une béquille. C'est plus ergonomique, mais ça a un côté fade, banal ; ça évoque l'idée d'un état temporaire alors qu'il en aura besoin pour le reste de sa vie. Finalement, il a décidé de se faire plaisir, de faire d'un bête objet clinique un accessoire classe. Une poignée qui se termine en une courbe délicate, en érable moiré. Une fine bague en or puis un fût, d'érable lui aussi, à peine plus sombre. Simple mais élégant.

Le parquet de l'ancien hôtel particulier, qui abrite maintenant les bureaux du cabinet, grince lorsqu'il s'approche de la fenêtre. De là, il voit les ruelles pavées de la vieille ville, traversées par quelques touristes égarés.

À chaque fois que les Animaux sont dans le pétrin, ils font appel à lui. Ce coup-ci, c'est Jo qui sollicite ses services. Marc est un ancien skinhead, un vieux comparé à la génération actuelle, alors qu'il n'a pas atteint la quarantaine. Un jour, il s'est fait tabasser par des membres locaux de Honour 18, ce groupe néonazi qui a des sections dans le monde entier. Résultat : les deux genoux cassés, dont un qui ne se remettra jamais, et une journée dans le coma. Après ça, c'en était fini de jouer à l'antifa. Marc s'est retapé, physiquement et moralement, s'est consacré à ses études et a délaissé le bomber pour la toge d'avocat. Une première dans la famille, longue lignée d'ouvriers dont les descendants ne parviennent plus à trouver de boulot dans la région. Quand il peut se le permettre, il défend *pro bono* les activistes de gauche – syndicalistes poursuivis pour des actions litigieuses, autonomes pris en train de casser un McDo, militants victimes de bavures policières. Pour les Animaux, il

répond systématiquement présent. Marc n'oublie pas d'où il vient, ni ses idéaux. Il les défend différemment qu'avant, c'est tout. Même si sa nouvelle trajectoire n'a pas été comprise par ses amis de l'époque – avocat, et pourquoi pas flic tant qu'il y est ? –, au vu de son parcours, il bénéficie d'un respect distant. Ils n'ont pas le cœur de le considérer tout à fait comme un vendu.
Le disquaire que Jo a amoché a porté plainte. Jo prétend que c'est le vendeur qui s'en est pris physiquement à lui. D'accord, le ton est monté et il a éparpillé quelques-uns de ses CD, mais il ne l'a pas touché. Il n'a fait que se défendre. Les autres ont tenu leur rôle d'agents de sécurité, rien de plus.
Allez savoir si tout ça est vrai. Ce qui joue en faveur de Jo, c'est la confusion qui entoure l'évènement. Pas de témoin direct – en tout cas au début –, c'est parole contre parole. Ça devrait marcher.
Pour autant que Jo reste poli avec la juge.

La journaliste enclenche la caméra.

– Bonjour, Jo. Merci de nous accueillir aujourd'hui à l'Alternative, le squat que vous occupez depuis votre majorité. Vous êtes membre fondateur du groupe skinhead « les Animaux ». Avant d'en venir au mouvement skinhead à proprement parler : les Animaux, d'où vient ce nom ?
– Les Animaux ? Hm… Comment dire… On est tous des animaux quelque part… 'fin, pas quelque part, on *est* des animaux. Et les animaux, ben, ils vivent leur vie, pis c'est tout, sans se poser de questions. Nous, c'est pareil, on veut vivre notre vie sans se prendre la tête, et notre vie, c'est être skinhead, c'est ça notre vie !
– C'est ce que symbolisent ce que vous appelez vos « couleurs » ?
– Ouais, sûr.

Jo tire sur son bomber pour qu'on voie bien le patch.

– Le tigre, c'est nous quand on nous fait pas chier. On est peinard, mais la bête sommeille en nous, genre « force tranquille » vous voyez ? Et quand on se réveille, on est comme le gorille, de vrais sauvages. Et pis le loup, ben, ça symbolise la meute, parce que c'est ce qu'on est, une meute.
– On sent en vous une forme… je ne sais pas… comme une rage, très présente… Et en même temps, comme si vous étiez en danger, que vous deviez vous défendre contre quelque chose…
– Se défendre ? Sûr, on défend nos valeurs. On est comme des chiens de garde, vous voyez ? On combat la vermine.
– « La vermine », c'est-à-dire les skinheads d'extrême droite ?

– C'est pas des skinheads.
– C'est pourtant comme ça qu'ils se définissent…
– *Nous*, on est des skinheads. Les fafs, ils ont rien à voir avec le mouvement.
– C'est-à-dire ?
– Le mouvement skinhead, il est né autour du ska, du early reggae, de la musique faite par des artistes noirs quoi, alors les fachos ils peuvent pas être skins, parce que ça voudrait dire qu'ils sont contre leurs racines. Faut être un crétin pour se dire skin et être raciste. D'ailleurs, c'est ce qu'ils sont, des crétins, des « *boneheads* » comme on les appelle, mais sûrement pas des skinheads.

La journaliste jette un œil à son calepin.

– Que répondez-vous aux personnes, notamment de gauche, qui pensent que la violence est contre-productive dans le combat que vous dites mener contre le racisme et le fascisme ?
– On s'en fout de ce que les gens pensent. On n'est pas skin pour plaire aux gens, mais je peux vous dire qu'on est fier de ce qu'on est et du combat qu'on mène ! Faut se rendre compte qu'il y a plein de jeunes paumés qui portent des croix gammées ou des symboles nazis juste pour faire cool. Depuis qu'on existe dans cette ville, depuis qu'ils voient que porter un signe d'extrême droite ça fait qu'ils se prennent des coups dans les dents et des Doc dans les couilles, je peux vous dire qu'il y en a pas mal qui ont abandonné leurs bombers et qui filent droit maintenant. Les fafs qui restent aujourd'hui c'est les durs, les convaincus, et y en aura toujours, c'est clair, mais tant qu'il y aura des gens comme nous qui font le ménage, qui sont là pour mettre du plomb dans la cervelle aux jeunots qui croient que c'est marrant de faire le *Sieg Heil*, ils seront jamais assez nombreux pour avoir une vraie influence.

Silence. La journaliste attend quelques secondes pour être sûre que Jo a terminé.

– Lorsque j'ai rencontré certains membres des Honour 18…

Jusque-là affalé sur sa chaise, Jo sursaute.

– Vous avez fait quoi ?
– J'ai rencontré certains membres des Honour 18 et…
– Attendez, 'tendez… Vous avez rencontré les Honour 18 ?
– Oui. Je fais un reportage sur le mouvement skinhead donc…
– L'interview est finie.
– Comment ça ?
– Putain, je savais qu'il fallait pas accepter ! dit Jo en se levant.
– Pourquoi est-ce que ça vous gêne ?
– Pourquoi ça me gêne ? À votre avis ? Vous croyez qu'il fera quoi votre reportage ? Une bonne pub pour ces enfoirés de feufas ! Voilà ce qu'il fera !
– J'essaye de comprendre un phénomène qui…
– Mon cul ouais, vous collaborez ! Désolé mais c'est la règle chez nous, on parle pas avec ceux qui traitent avec les fafs.
– Je ne traite pas avec eux, je fais simplement…
– Vous discutez avec eux, vous les filmez, les gens vont les voir, certains vont les admirer, vous traitez avec eux, point. Maintenant, vous sortez de là et je vous interdis d'utiliser les images de cette interview. C'est exclu que les Animaux apparaissent dans un doc' avec des boneheads.

La journaliste n'a pas utilisé les images, mais elle a conservé la bande-son, ce qui permet de dévoiler les propos de Jo tout en préservant son anonymat. Le soir où passe l'émission, les Animaux boivent un coup *Chez Gino*, un bar tenu par un vieil anarchiste, immigré italien du même nom. Repaire de l'extrême gauche, l'établissement se trouve dans la même rue que l'Alternative. C'est un petit bistrot enfumé et sombre, dans lequel sont régulièrement organisées de modestes conférences ou des tables rondes. Une télévision fixée au mur retransmet l'interview sonore de Jo, illustrée par des prises de vues de l'Alternative.
Le reportage, en soi, n'est pas mauvais. Il est bien documenté et ne cherche pas à donner des frissons bon marché au

bourgeois. Mais les Animaux doivent réagir – d'une manière ou d'une autre. Une scène montre les Honour 18 locaux parader en rang devant la caméra, pareils à des militaires. Crânes rasés à blanc, bombers noirs, Doc Martens et lacets blancs, leur leader, cagoulé, les dit parfaitement organisés et prêts à buter ces fils de putes d'antifa. À sa voix, on reconnaît Tonio. Un autre, le visage flouté, exhibe un pistolet dans sa chambre. Dans son dos, un drapeau géant représentant la croix gammée est accroché au mur.

– Putain de journaliste de merde ! dit Jo. Faut qu'on lui apprenne à cette pétasse…
– Et la liberté d'expression ? demande Reup.

Reup est le diminutif de « repenti ». Fan de foot, avant d'intégrer les Animaux, Reup a eu une carrière courte mais intense de hooligan. Révolté par le chômage persistant de son père qu'il attribue aux étrangers, il trouve dans le groupe de supporters qu'il fréquente des gens qui le comprennent et partagent sa haine. Il n'en a pas l'air comme ça, surtout avec les clichés qui collent à sa passion, mais Reup, au fond, est un intello. Il aime comprendre. D'où on vient pour penser ce qu'on pense. Pourquoi le monde est ce qu'il est. Ce genre de choses. Devenu bonehead, il s'intéresse à l'histoire du mouvement skin, lit les quelques livres qui existent sur le sujet, en découvre les sources avec étonnement. Piqué au vif d'apprendre qu'on peut être skinhead et apolitique, et même de gauche, il poursuit ses recherches, se met à lire Marx, Bakounine, Proudhon en même temps que les fanzines de l'ennemi – pour le connaître et se convaincre que ce qu'il raconte n'est qu'un tas de conneries. Mais l'ennemi a fini par l'avoir. Sa rage passe des immigrés au capitalisme et aux salauds de patrons qui exploitent tout le monde : nationaux aussi bien qu'étrangers ; noirs, bruns, jaunes comme blancs. Reup sait donc parfaitement pourquoi il est redskin et pourquoi il se bat. Son idéal, c'est l'égalité et la liberté – alors la liberté d'expression, même celle des médias bourgeois vendus au système, c'est sacré.

– Oh Reup, fais pas chier… dit Jo.

– On s'en bat les steaks de la liberté d'expression de ces trouducs, dit Paco. Mais ça nous créerait trop d'emmerdes de s'en prendre à une journaliste. Par contre, les connards de fafs, ça, faut pas laisser passer. T'es d'acc là-dessus Reup ?
– À ton avis ? demande Reup, agressif. Évidemment qu'on peut pas laisser passer ça !
– Ben alors je propose qu'on aille leur rendre une petite visite à ces merdeux, dit Pitbull, un sourire carnassier aux lèvres.

Il est tard quand les Animaux partent en chasse. Le temps de se préparer, que Géj aille chercher la fourgonnette de son père, il est déjà minuit – pas sûr de dénicher encore des « clients » à cette heure-là. Ils roulent, à l'affût. Soudain, Géj aperçoit un crâne rasé. Il ralentit pour observer – fausse alerte. Ils passent devant les bistrots réputés pour accueillir les boneheads mais ne s'attardent pas. La description de la camionnette circule dans les milieux d'extrême droite. Ils tournent dans le centre-ville, vers les squats qui organisent parfois des soirées oi ! où s'invitent les nazillons, refont une tournée des bars. Vers deux heures, alors qu'ils s'apprêtent à abandonner la partie, voilà qu'apparaissent au détour d'une rue deux fachos flanqués d'un rottweiler muselé. En pleine discussion, les Honour 18 ne font pas attention au véhicule qui freine brusquement – les portières s'ouvrent violemment – les Animaux sont déjà sur eux. Battes dans les côtes, Doc Martens qui s'écrasent sur les tibias et les genoux, quelques coups de poings. Le molosse cherche à mordre mais, entravé par sa muselière, il est inoffensif. C'est tout juste s'il gêne les agresseurs dans leurs mouvements. Pris par surprise, les fafs se défendent à peine et s'écroulent en moins d'une minute, la face en sang.
La baston s'interrompt. Entourés de près, recroquevillés sur le sol, les mains sur la tête pour se protéger, les fachos ne bougent plus, ne tentent pas de se relever, n'osent même pas regarder au-dessus d'eux. On les entend souffler comme

des bœufs. Ils attendent. Les Animaux peuvent s'en aller tout comme les coups peuvent reprendre. Le chien s'en est aussi pris. Il se tient à distance en grondant. Paco s'avance et dépouille avec rudesse les Honour 18 de leurs bombers.

– C'est ce qui arrive quand on nous menace à la télé bande de fils de putes ! dit Jo.

Il leur crache dessus. Leurs vestons sous le bras, Paco file encore un coup de pied à l'un, puis la bande fait demi-tour. Sauf Pitbull qui traîne. Il n'en a pas eu assez. Ce qu'il aime après la bagarre, c'est la sensation que lui procure son corps courbaturé, meurtri par les gnons, mais fort, si fort d'avoir tout encaissé ! Sentir le lendemain les hématomes dans ses membres quand il marche ou qu'il porte quelque chose, les douleurs apaisées de ses côtes quand il inspire trop profondément, se remémorer la sensation de *flow* qui l'envahit lorsqu'il esquive et distribue les beignes. Ce soir, ç'a été trop vite, trop facile, il n'éprouvera rien de tout ça – l'excitation ne le lâche pas – il est tendu, prêt à exploser. Mais les autres s'en vont. La soirée est terminée.

Le clébard s'écarte à leur passage sans cesser de grogner – Pitbull s'imagine sortir un couteau et se jeter sur lui, lui enfoncer la lame dans le cou, lui trancher la gorge – la bête sursauterait puis s'écroulerait dans un gémissement – mais Pitbull n'a pas de couteau, et le voilà dans la camionnette qui démarre en trombe, laissant derrière elle les deux néonazis sur le trottoir, le visage tuméfié sans expression.

Pat a la bedaine qui sied à son âge, une calvitie naissante, les cheveux gris et un catogan. Il milite depuis toujours, est de toutes les manifestations, assemblées générales et autres rencontres organisées par les associations de la place. Il est actif dans un nombre incalculable de comités, monte des collectifs dès qu'il a vent d'un problème, lance des pétitions à tour de bras. Cela fait une semaine maintenant qu'est officiellement né son bébé : le Parti des Sans-Voix, son grand œuvre. Le mouvement politique réunira toutes les forces de gauche et s'engagera pour tous les opprimés, en particulier ceux qui, comme son nom l'indique, ne peuvent pas se faire entendre. Il y a les personnes migrantes, qui, pour beaucoup, se trouvent dans des situations de grande vulnérabilité et n'ont que peu de moyens pour défendre leurs droits ; les générations futures dont on crame la planète ; les animaux, qu'on exploite et qu'on tue sans vergogne, comme si leur vie et leurs souffrances ne valaient rien. Lutter de front pour l'ensemble des sans-voix, indépendamment de leur origine, de leur existence présente ou future, de leur espèce, c'est le meilleur moyen de mettre en place une société juste et solidaire qui profitera à tous. Pat n'en doute pas une seconde.

L'inépuisable cinquantenaire entre dans la salle de l'Alternative réservée pour la soirée. Il y a du monde, dont Jo. Pat est heureux de le voir. Même s'il n'approuve pas toujours leurs modes d'action, il a de la sympathie pour les Animaux. De bons gamins dans le fond. Sans compter que la présence du jeune skinhead, plutôt réfractaire aux organisations politiques, est la preuve que le Parti des Sans-Voix a le potentiel pour rallier un nombre considérable d'adeptes. Après avoir salué personnellement chaque membre de

l'assemblée – Pat connaît tout le monde, et tout le monde le connaît – il s'assied, puis prend la parole.

– Bien, bonsoir à tous, c'est la deuxième séance aujourd'hui du Parti des Sans-Voix…
– Ah, Pat, juste un truc…

C'est Jules qui l'interrompt.

– Oui ?
– C'était juste pour dire qu'il y a un débat jeudi soir à l'université, à vingt heures, sur la décroissance. Je ne sais pas qui seront les intervenants, mais je pense que ce serait bien qu'on soit là-bas pour représenter le parti, qu'on montre qu'on existe. Voilà, mais après, libre à chacun de faire ce qu'il veut.
– Oui, c'est très intéressant ce que tu dis Jules. Est-ce qu'on pourrait voter là-dessus ? demande Robert.
– Euh… bon, j'avais prévu un ordre du jour, tu veux voter sur quoi ? demande Pat. Jules nous a donné une information, c'est tout.
– Juste une info…

C'est Jeanne qui se manifeste, écolo et féministe de la première heure.

– Écoute Jeanne, une chose après l'autre, on va d'abord régler cette histoire de vote…
– Oui, mais comme on donne des infos, je me disais que je pouvais donner celle-là…
– Oui, non mais Jeanne…
– Alors c'est ce bouquin, attends, où je l'ai mis, attends, ah, oui, voilà, bon, donc, ce bouquin, il vient de sortir, c'est sur l'exploitation animale…
– D'accord Jeanne, mais est-ce qu'on pourrait d'abord finir…
– Non mais je donne juste l'info. Donc c'est un reportage, une enquête, sur les abattoirs, et c'est vraiment ha-llu-ci-nant ! Par exemple, il y a eu une enquêtrice, *annoncée*, donc ça veut dire que tout le monde était au courant qu'elle venait, *quand* elle venait… Attends, j'ai dit quoi ? Une enquêtrice ? C'était une *inspectrice*, qui devait vérifier

que tout se faisait dans le respect de la loi, et déjà, la loi, excuse-moi, soi-disant c'est pour le bien-être des bêtes, mais on les tue quand même ces pauvres bêtes !

– C'est clair ! dit Jérémie, farouche opposant à l'exploitation animale. Faut pas se contenter des lois soi-disant pour leur bien-être. On les tue, merde ! Et ce sera toujours dans la souffrance !
– Oui, justement, poursuit Jeanne, ben l'enquête elle montre bien que ces lois, c'est des foutaises. Mais donc, l'enquêtrice, euh, non, l'*inspectrice*, là…
– Excusez-moi, l'interrompt une jeune femme, je ne suis pas militante pour la cause animale, et je dois dire que je mange de la viande. Pas beaucoup, mais quand même… Bonjour en fait, je suis Anne-Catherine, je fais partie de l'association Urgence, qui soutient les sans-papiers. C'est la première fois que j'assiste à une de vos réunions, et c'est par rapport à la problématique des sans-papiers que je suis venue, parce que je crois que vous voulez faire des choses là-dessus. Bon, je ne connais pas bien le sujet, et comme je vous l'ai dit, je ne suis pas végétarienne, mais quand même, les lois qui régissent les abattoirs sont strictes maintenant, enfin, je veux dire, ça a beaucoup changé, on fait beaucoup pour tuer les animaux dans de bonnes conditions…
– Excuse-moi, mais ça veut dire quoi « dans de bonnes conditions » ? s'exclame Jérémie. Si je tuais ton enfant dans de bonnes conditions, tu serais satisfaite ?
– Mais, ça n'a rien à voir…
– On refuse de tuer un enfant « dans de bonnes conditions », c'est un meurtre, mais une vache, qui est aussi intelligente qu'un gosse, elle, on a le droit de la tuer « dans de bonnes conditions » ? On n'a pas besoin de viande pour se nourrir, bonnes conditions ou pas ! On n'a pas à tuer des animaux inutilement !
– Excusez-moi, je crois qu'on s'égare un peu… tente Pat.
– Pat, je crois au contraire que c'est important d'avoir ce genre de débats, coupe Roger, paysagiste à la retraite,

écolo et ivrogne sur les bords. On a tous des idées différentes, on vient d'horizons différents… Madame milite pour les sans-paps, moi, par exemple, clairement, je pense qu'il faut défendre les animaux, c'est sûr, mais on oublie aussi beaucoup les plantes. Tiens, ils ont un projet de raser *dix arbres* quand ils rénoveront le musée, là, au bout de la rue, comment elle s'appelle déjà…

– Non, attends Roger, les arbres ce n'est pas comme les animaux, ça n'a pas de système nerveux, ça ne peut pas souffrir, c'est des conneries ça, rétorque Jérémie.
– Mais Jérémie, on s'en fout du système nerveux, ce n'est pas de ça que je te parle ! C'est-de-la-na-tu-re ! Ils vont couper des arbres centenaires pour agrandir un putain de musée dont tout le monde se fout ! On est là pour les sans-paps, ok, pour les animaux, mais il ne faut pas oublier l'écologie bon dieu ! Parce que si ça foire, là, c'est tout foutu, on n'aura plus rien à défendre parce qu'il n'y aura plus rien qui existe !
– Moi je veux bien, mais dix arbres, c'est pas ça qui va sauver la planète. Il faut y aller de manière globale, structurelle, c'est tout un système qu'il faut changer.
– Excusez-moi, mais, je vois avec Urgence, l'association que je représente ce soir… Bien sûr qu'il faut agir de manière globale, mais les choses avancent aussi petit à petit, par de petites réformes…
– Je ne dis pas le contraire. Mais on s'éloigne du sujet là…
– À vrai dire les amis, ça fait longtemps qu'on l'a quitté, intervient Pat. Si vous le voulez bien, on pourrait revenir à l'ordre du jour…
– Non mais Pat, je crois que c'est important d'avoir ce genre de débats. On ne se connaît pas, on vient d'horizons différents…

Discrètement, Jo quitte la réunion.

Paco est chez lui, un petit deux-pièces propret et lumineux. Il aime quand c'est rangé et astiqué du sol au plafond – bref, c'est un maniaque ; ce n'est pas pour rien qu'il est devenu skin et pas hippie. Les murs sont recouverts de posters soigneusement encadrés de groupes et chanteurs de la belle époque : Toots and the Maytals, Desmond Dekker, les Skatalites, Laurel Aitken. C'est l'esprit des débuts qui a fait de Paco un skinhead, même s'il était quasiment éteint lorsque, encore enfant, l'Animal s'est rasé le crâne – survivance d'une époque où tout ça n'avait rien à voir avec la politique, juste avec le fait d'être un prolo qui aime la bonne musique, la bière et ne crache pas sur une petite baston de temps en temps. Aujourd'hui, la plupart n'écoutent que de la oi !. Lui, son kiff, c'est le ska et le rocksteady – à la base, Paco est un skin traditionnel. S'il est passé redskin, c'est par la force des choses, parce qu'on a beau dire, le racisme, ça pue. On peut ne pas aimer la politique, face aux fachos, impossible de se taire, de faire comme s'ils n'existaient pas, de se contenter d'afficher une banderole SHARP lors des concerts – il faut les chasser. Ils ont pourri le mouvement originel. C'est à cause d'eux que les vrais skinheads se coltinent une réputation si merdique.

Le téléphone sonne – Paco décroche – c'est Géj : émeute raciste orchestrée la nuit dernière ; boutiques tenues par des immigrés vandalisées ; un étranger agressé entre la vie et la mort ; marche antifasciste dans une heure. Il y sera. Raccroche. Soupire. Foutus boneheads. Paco ne comprend pas. Il ne comprend pas pourquoi dans ce monde on ne peut pas se contenter d'avoir la boule à zéro, chausser des Doc Martens et écouter peinard un bon ska.

Il y a du monde sur la place. De tous âges, de tous les partis – du centre-droit à l'extrême gauche –, des associations, des ONG, de simples citoyens au cœur antiraciste. Paco retrouve les Animaux. À la place des habituelles Doc Martens noires, le skinhead porte une vieille paire usée rouge pétant qui date de l'époque insouciante où il n'était qu'un jeune *original skin*. Nostalgique, il a décidé de les enfiler en partant, comme ça, sur un coup de tête. Les copains le regardent venir à eux, interloqués.

– Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? demande Paco, déjà agacé.

Le silence subsiste un instant, puis Pitbull se lâche.

– Putain mec, t'as craqué ou quoi ? Tu fous quoi avec ces *shoes ?*

– Ben quoi ? Elles ont quoi ?

Le reste de la bande continue à se taire, mais Pitbull ne peut pas se retenir.

– Putain mon gars, mais elles sont écarlates ! Tu les as fauchées à un pompier ou quoi ?

Tout le monde éclate de rire.

– Va te faire mettre !

Il savait bien qu'ils allaient se foutre de sa gueule, mais ça l'énerve quand même. Pitbull enchaîne, gloussant d'avance.

– Dis, tu pourrais pas prêter une de tes grolles aux organisateurs ? C'est toujours pratique pour indiquer le chemin, un gyrophare…

Nouveaux rires gras.

– Vous êtes vraiment trop cons !

Les Animaux se marrent de plus belle. C'est à ce moment-là que prennent fin les traditionnels discours et que démarre le cortège. Il s'étire derrière une longue bannière « Tous unis contre le racisme », tenue par quelques autonomes au visage découvert. Suivent les dirigeants des principaux partis. Tracts distribués aux passants, pancartes faites à la va-vite, quelques drapeaux noirs ou arc-en-ciel marqués du mot « *Pace* » qui flottent. Les policiers sont peu visibles. Ils ne craignent rien d'une telle manifestation. Deux motards ouvrent la voie, deux autres ferment la marche.

Après une heure et demie, celle-ci se termine sur quelques allocutions, puis c'est la dissolution dans le calme. Les Animaux s'apprêtent à partir lorsqu'un autonome interpelle Pitbull.

– On n'est pas loin des bureaux de Droite populaire. On pensait y faire un tour, histoire de leur donner une leçon. Ça te branche ?

Droite populaire est le petit parti d'extrême droite qui devient grand. Les sondages lui prédisent un triomphe aux prochaines élections. Officiellement, il se distancie des boneheads, qui eux-mêmes rejettent toute figure politicienne, mais tout le monde sait que des liens existent entre eux et que nombre d'anciens fafs, une fois tarie la fougue de la jeunesse, entrent au parti – une façon comme une autre de se ranger.

– Clair ! Et vous les gars ? demande Pitbull aux Animaux.

– Sans moi, c'est le meilleur moyen de se faire choper, dit Jo.

Les autres acquiescent.

– Vous voulez pas plutôt qu'on se fasse leurs bureaux un de ces soirs, quand ils seront vides ? On pourra les saccager peinard…

– On n'a pas trop le temps d'en discuter là, il n'y aura bientôt plus personne ici et les flics vont remarquer qu'on prépare quelque chose… Les copains sont chauds, donc dans tous les cas on y va, répond l'autonome.

– Ok, faites comme vous voulez. Foutez-y le feu de ma part ! dit Jo avec un sourire.

Tous ne sont pas habillés de noir, loin de là. La fronde n'était pas prévue et le *black bloc* est plus coloré qu'à l'habitude. Certains portent des foulards sur le visage, d'autres ont ôté leurs t-shirts pour en faire des cagoules de fortune, d'autres encore n'ont qu'une casquette sur la tête et des lunettes de soleil. Ils sont ainsi une petite soixantaine à marcher bruyamment. Encore quelques mètres et ils arriveront aux locaux de Droite populaire, lorsqu'ils aperçoivent un cordon de flics qui leur barre la route – rapides les salauds !

Ils tournent immédiatement dans une rue adjacente – les pas s'accélèrent –, puis dans une seconde, une troisième, pour déboucher sur une large avenue. Deux motards passent en trombe derrière eux ; chacun transporte un collègue casqué, cagoulé et armé d'un flash-ball. Devant, une bonne vingtaine de policiers se met en place. Les autonomes ne veulent pas d'affrontement direct. Ils font demi-tour, tandis qu'on leur rappelle à l'aide d'un mégaphone que la manifestation est terminée et qu'ils doivent se disperser. Le bloc remonte l'avenue, quitte subitement le trottoir pour traverser la route, interrompant momentanément la circulation, puis s'enfonce dans un réseau de ruelles. Il s'éloigne de son objectif mais espère, de cette manière, semer ses poursuivants. Un antifa se met à taper sur la vitrine d'un McDonald's – personne ne s'arrête – il abandonne et rejoint prestement les rangs. Les anarchistes déboulent dans une rue marchande – beaucoup de monde, dont deux agents à l'affût qui parlent immédiatement à leur talkie-walkie – les voilà déjà repérés. Ils empruntent une allée, une autre – Pitbull doute qu'ils sachent où ils vont. Le groupe arrive alors sur une place où l'attendent des poulets harnachés comme RoboCop, un canon à eau encadré par deux camions sur l'avant desquels sont fixés de grandes grilles capables de repousser les manifestants là où les flics le désirent. Les autonomes visent un passage à l'autre bout de l'esplanade mais, le temps de l'atteindre, ils risquent d'être cernés. Ils rebroussent alors chemin, reprennent la voie qui les a menés là, tournent à la première intersection qui se présente – l'étau se resserre. Pitbull est en queue de cortège. Il regarde autour de lui et trouve sa porte de sortie. Prévoyant, il avait emporté avec lui un foulard. Il le jette par terre, quitte la bande et entre dans le bistrot qu'il vient de repérer. Il va au bar, commande une bière puis va s'asseoir au fond de la pièce.

Une demi-heure a passé quand le skinhead se décide à mettre le nez dehors. Il se dirige vers l'arrêt de bus le plus proche. Plus loin, il aperçoit un attroupement : des dizaines de policiers entourent un petit groupe habillé de noir – ils

ont fini par se faire serrer. Ils ne risquent pas grand-chose, mais ils en ont pour plusieurs heures avant d'être relâchés. La flicaille aime bien prendre son temps dans ces moments-là. Pitbull soupire, tendu. Ne reste plus qu'à rentrer chez lui.

Il faut se rendre à l'évidence, la réunion a été un fiasco.
« Procès-verbal :
– Vote à l'unanimité (moins l'abstention de Pat, qui n'a pas voulu s'exprimer) : va qui veut à la conférence sur la décroissance, sans représenter formellement le parti.
– Prochaine séance : poursuivre le tour de table sur les motivations de chacun à intégrer le parti. Débat. Si le temps à disposition le permet, réfléchir à la structure la plus adéquate : un parti en bonne et due forme, ou un collectif horizontal informel ? »
Trois heures de palabres pour ce résultat.
Le monde est un désastre, et voilà comment les gens s'emploient à le sauver. C'est ce que doit penser Jo, qui a disparu au milieu de la séance. Pat ne s'en est aperçu qu'une fois celle-ci terminée. Le pire dans tout ça, c'est que tous avaient l'air satisfaits. Des gens meurent – de faim, dans les geôles des dictatures, faute d'accès aux soins les plus élémentaires, sous les bombes ; ici même, certains ne peuvent pas offrir de vacances à leurs gosses, tandis que d'autres partent chaque week-end à l'autre bout du globe en jet privé ; être mat de peau, noir ou étranger limite vos chances de réussir vos études, trouver un logement, être soigné correctement, survivre à un contrôle policier ; la nature se dégrade au point de mettre en péril l'humanité. Pendant ce temps, on va mettre deux mois pour savoir si « Parti des Sans-Voix » est un nom judicieux.
Pat boit une gorgée. Sa bière a débordé au moment où Gino l'a servie. Chaque fois qu'il soulève sa pinte, celle-ci laisse une marque collante sur la table. Le tenancier le répète à l'envi : tout ce qu'ils méritent, c'est qu'on fasse tout péter. On ne sait pas très bien qui sont ces « ils » qui le méritent, ni ce qu'on

est censé faire péter, mais peu importe, il a bien raison. Les Animaux pensent pareil. À leur manière, ils font tout péter. Ils ne perdent pas de temps à discuter, ils agissent, eux.
Du coin où il est installé, Pat regarde le comptoir d'un air distrait. Il voit Roger, déjà bourré, qui cherche quelqu'un à accoster – tout en évitant Pat ; il a compris qu'il n'était pas d'humeur. Ce qui ne lui ressemble pas d'ailleurs.
Non, ça ne lui ressemble pas. Pourtant, c'est peu dire qu'on n'a pas besoin de pleurnicheurs, mais de personnes qui luttent. Pat se bat depuis qu'il est enfant – quel âge avait-il à sa première manif, treize ans peut-être ? –, il n'a pas cessé depuis, et il n'est pas question d'y mettre un terme. Et toujours de manière pacifique ! Ça prend peut-être du temps, mais une société juste se construit de manière juste. Si cogner les gens permettait de résoudre les problèmes, ça se saurait.
Roger s'est rassis sur son tabouret, bredouille. Il est accoudé au zinc, tandis que Gino s'affaire derrière.
Un petit coup de mou, ça arrive, le tout est de ne pas s'enliser. Pat saisit sa chope d'un geste décidé, se lève et se dirige avec entrain vers ses compagnons.

On entend la vibration étouffée des basses provenant du local. Au-dessus de la porte, une bannière peu subtile, mais claire : « *Fuck Racism* ». Suite à l'altercation avec le disquaire, le collectif punk a décidé de ne plus faire appel aux Animaux pour ses soirées – et ça, les Animaux, ça ne leur plaît pas.
Postés à l'entrée, les deux jeunes chargés de la sécurité ne sont pas bien impressionnants. Quand ils voient débarquer la bande, la belle assurance qu'ils affichaient pâlit d'un coup. Jo en tête, les skinheads dépassent la file de fêtards qui attendent patiemment de pouvoir entrer – quelques exclamations se font entendre, mais personne ne prend le risque de s'adresser à eux directement. Ils s'apprêtent à pénétrer dans la salle, lorsque l'un des videurs les arrête d'un geste qui trahit un tremblotement.

– Hé les gars, vous savez pas lire ? dit-il en montrant la banderole au-dessus de sa tête.
– Tu me prends pour un con ? dit Jo en collant son nez contre sa figure – le videur recule.
– La soirée est interdite aux skins…
– Ah ouais, elle est interdite aux skins ? Et pourquoi ?
– C'est une soirée antiraciste.
– Le problème tu vois, c'est qu'on n'est pas raciste, et si t'étais un peu moins con tu le saurais, donc on va entrer, et si tu me traites encore une seule fois de raciste je t'explose la gueule…
– Ah ouais ? répond le jeune qui retrouve son aplomb.

Jo le saisit à la gorge et le colle contre le mur tout en lui filant un *low kick* dans la jambe. La douleur et l'enchaînement soudain de plusieurs coups simultanés le déstabilisent. Son collègue fait à peine mine d'intervenir que déjà Géj et Paco, les deux armoires à glace du groupe, se dressent face à lui.

– Ouais mon gars, dit simplement Jo.

Un des organisateurs, qui fumait une cigarette dehors, arrive à ce moment-là.

– Oh ! Qu'est-ce qui se passe encore ?

Jo lâche son souffre-douleur.

– C'est tes connards de sécus qui voulaient pas nous laisser entrer. Vous leur avez pas appris à distinguer les skins des boneheads ?

– C'est bon, entrez, dit le punk.

Il se gratte la nuque – signe de malaise. Une fois à l'intérieur, il se tourne vers Jo.

– Écoutez les mecs, on est désolé de pas avoir fait appel à vous pour ce soir, mais avec ce qui est arrivé la dernière fois, y en a qui étaient réticents…

– On sait mon gars, on sait, t'en fais pas, on vient en paix, dit Jo sans s'arrêter.

Les Animaux se dirigent vers le bar et commandent des bières. Sans discontinuer. Ils parlent de plus en plus fort jusqu'à hurler, s'étalent devant le comptoir et provoquent tous ceux qui s'avancent – *Quoi ? Pourquoi tu me regardes ? Casse-toi ! – Hé ! Me pousse pas ! T'as pas assez de place autour de toi ?* Plus personne n'ose approcher. À force de pourparlers, les barmen convainquent les skinheads de se déplacer.

– De toute façon elle est dégueulasse votre bière ! Allez, on va danser ! dit Jo.

Ils traversent la foule sans ménagement, se campent devant la scène et entament un pogo musclé. Sa violence est telle que ceux qui y prennent part, d'abord ravis, finissent rapidement par y renoncer. Le public doit s'éloigner toujours plus s'il ne veut pas prendre de coups. Certains, énervés, se font entraîner dans des échauffourées qui cessent dès que l'Animal qui les a provoquées retourne à son pogo. L'ambiance de la soirée pourrit à vue d'œil. Les membres du collectif rappliquent, accompagnés de la sécurité. Ils parviennent à glisser deux mots à Paco, le plus sensé de la bande, qui les envoie balader – *Voyez avec Jo !*

Il faut encore plusieurs minutes pour réussir à parler à Jo qui vient de s'arrêter de sauter dans tous les sens, en nage, essoufflé.

– Allez-y mollo, plus personne peut danser !

Sentant la tension monter dans la salle, Jo fait signe aux copains.

– Bon, on y va, ces fils de putes ont peur de nous. Allez vous faire foutre ! dit Jo en quittant ses interlocuteurs sans un regard.

La troupe suit le mouvement en beuglant et en insultant les spectateurs. Ils les poussent, renversent leurs boissons, distribuent quelques coups de poing à ceux qui se rebellent. Une fois dehors, faisant mine de ne plus maîtriser leurs pas, ils foncent dans les petits groupes épars sortis prendre l'air, puis disparaissent dans la nuit, chantant à tue-tête une chanson paillarde.

Géj a l'impression qu'il marche depuis des heures. Une boule au ventre le tenaille sans répit. Il fait nuit à présent. Parti sans affaires, son seul bomber sur le dos, la fatigue et le froid commencent à le faire grelotter. D'habitude si attentif à son apparence, un semblant de barbe pointe sur ses joues et s'aventure à grignoter ses favoris. Il ralentit, regarde autour de lui. Il lui faut quelques secondes pour saisir où il se trouve. Il bifurque sur la droite, direction l'Alternative. Est-ce sa faute, ce qui est arrivé ? Pour la énième fois, il se repasse les évènements.

Quand il est arrivé chez lui, le skinhead a tout de suite compris que quelque chose n'allait pas. Le visage de son père, assis à la table de la cuisine, était encore plus fermé que d'habitude. Sa mère préparait à manger. Géj revoit son regard paniqué lorsqu'il est entré dans la pièce. Ça n'a duré qu'un dixième de seconde, le temps qu'elle se reprenne et replonge dans sa tâche, raide et nerveuse, mais Géj l'avait perçu.

Et puis ça a explosé.

Le matin même en partant travailler, le paternel a découvert sa camionnette vandalisée. Les fenêtres brisées, les portières défoncées recouvertes de tags racistes, des croix gammées gravées sur le capot. Le véhicule était connu à force d'être utilisé pour les virées antifascistes. Mais Géj n'y peut rien, ce n'est pas lui qui l'a détruit ! Pourtant, on aurait dit que son père lui en voulait plus qu'à ceux qui avaient fait le coup.

Il ne se souvient plus des détails – ou plutôt, il a déjà trop joué et rejoué la scène dans sa tête –, mais le résultat est là : son daron criant qu'il ne l'embauchera plus pour des extras, qu'il ne veut plus le voir tellement il a honte ; Géj qui gueule à son tour, qui l'insulte, la porte qui claque et l'Animal qui marche comme un forcené à travers les rues grises et sales bondées

de passants qui l'exaspèrent à force de se trouver sur son chemin.
Une lueur chaude et des éclats de rire s'échappent de *Chez Gino* pour venir mourir dans la rue noire. Géj reprend ses esprits. Quelques pas et le voilà devant l'Alternative. Le bâtiment est toujours ouvert, de jour comme de nuit – la peur de l'autre, c'est bon pour les bourges. Il monte directement au troisième étage sans prendre la peine d'aller saluer les copains. La tension continue qu'il a ressentie toute la soirée l'a usé, il est trop fatigué pour discuter avec qui que ce soit.
En allumant la lumière dans les combles, il découvre Pitbull allongé sur l'unique canapé de la pièce, enroulé dans une couverture comme une vieille chenille. À plat ventre, le jeune skinhead lève sur le nouvel arrivant des yeux rougis. Au pied du sofa trainent des mégots de joints, des cadavres de canettes broyées et une bouteille de vodka vide renversée.
– Putain… Qu'est-ce que tu fous là à cette heure ? demande-t-il d'une voix pâteuse, presque inaudible.
– Rien, vais dormir là ce soir.
Géj s'assied dans l'un des fauteuils de la pièce. La tête de Pitbull retombe.
– C'est ton vieux ? murmure-t-il, la bouche écrasée contre le canapé.
– Quoi ?
– C'EST TON VIEUX ? crie-t-il dans un effort surhumain.
Géj ne répond pas. Silence – Pitbull s'est déjà rendormi. Dans un soupir, Géj se lève puis va éteindre la lumière. La pièce s'emplit d'ombres. Sur le parquet, l'éclat pâle de la lune. L'Animal retrouve son fauteuil à tâtons. Il allonge ses jambes puis ferme les yeux.

Jo a été poli. Ça n'a pas été difficile, il n'a quasiment jamais eu la parole, si ce n'est pour répondre à quelques questions simples – *oui madame la Juge, non madame la Juge, je regrette madame la Juge*. C'est Marc qui a tenu le crachoir le reste du temps ; c'est à ça que sert un avocat paraît-il, parler à la place de son client pour éviter qu'il dise trop de conneries. Un vague sentiment de malaise, comme un caillou dans la chaussure, habite le skinhead depuis qu'il a quitté le tribunal. Ça ressemble à de la honte, mais honte de quoi exactement, il ne saurait pas le dire.
L'histoire que Marc a débitée a semé le doute. À voir la gueule du disquaire, il n'y en avait pas sur le fait que Jo y était allé un peu fort, mais l'accusation principale n'a pas été retenue par la Cour. Condamnation mineure d'ordre pécuniaire, dont une part avec sursis ; il ne fera pas appel, il sait qu'il s'en tire à bon compte.
Il a refusé que les copains viennent le soutenir, et il a bien fait, parce qu'il savait qu'il se coucherait. Jo est un pragmatique. Il mène les combats qu'il peut gagner, tout en sachant renoncer à ceux qui sont perdus d'avance. Le but dans cette bâtarde de vie, c'est avant tout d'y laisser le moins de plumes possible. C'est pour ça qu'il a formé les Animaux. Il ne pouvait pas ne pas se battre, alors il devait bien s'entourer. Par contre, devant la Justice avec un grand « J » – qui n'a rien à voir avec la vraie justice, celle des laissés-pour-compte, des opprimés –, il n'avait aucune chance.
C'est peut-être de là que vient son trouble, et aussi d'un je-ne-sais-quoi de plus profond encore, qu'il n'ose pas s'avouer. Oui, il aurait eu honte si la bande avait été témoin de sa servilité face à la juge. Là, il pourra se contenter de raconter qu'il les a bien eus et tout le monde le fêtera en héros. Mais en

même temps, il s'agit d'autre chose. La fonctionnaire n'avait rien à voir avec l'automate désincarné au service de cette grande machine oppressive qu'est l'État, représentation que les Animaux – et tout anar' qui se respecte – ont en tête quand ils s'insurgent de manière abstraite contre le « système ». C'était un être humain, avec toute son épaisseur, son vécu, ses convictions, son humeur, ses failles, ses qualités. Elle n'a fait montre d'aucun mépris pour Jo, elle était même respectueuse. Elle n'était pas dupe, ça s'est vu dans son regard, dans les mots parfaitement maîtrisés qu'elle a prononcés, mais elle a rendu son verdict dans les limites du droit, sans sourciller, parce que c'est une personne intègre – et foutrement intelligente. Il émanait d'elle une finesse qui ne peut que susciter l'estime. La grande classe.

Jo se dit que le monde n'ira jamais mieux. Bien sûr, il y a des avancées sociales par-ci par-là, des améliorations à la marge, mais un monde qui se portera réellement mieux qu'aujourd'hui, l'Animal n'y croit pas. En tout cas, ce n'est pas avec les beaux projets de société horizontale et autogérée des Reup et compagnie que les problèmes se règleront.

Concrètement, il suffit de se représenter le nombre d'heures nécessaires pour que tout le monde se mette d'accord sur des enjeux qu'un vote à la majorité – vomi au prétexte qu'il impose une volonté extérieure à des individus autonomes – règle en deux-deux. Il y aura toujours des désaccords irréconciliables entre les gens. Allez convaincre un chrétien fondamentaliste que l'avortement est acceptable, ou une féministe que c'est le mal absolu. Autant résoudre la question de manière efficace – voire la résoudre tout court, parce qu'il faut y aller pour parvenir à prendre des décisions au consensus. D'expérience, la plupart s'avèrent être, au mieux, un suffrage majoritaire qui ne dit pas son nom. Les militants – qui se mentent à eux-mêmes – préfèrent les présenter comme le résultat d'une « mise en retrait » : les personnes en désaccord, qui ne souhaitent pas faire barrage à la volonté du plus grand nombre, se retirent du processus de décision, s'effacent. Autrement dit, elles acceptent que la majorité

l'emporte. Au pire, l'issue adoptée est le fruit de la pression sociale : je m'écrase pour pouvoir continuer à faire partie du groupe. Au moins, quand on vote, pas d'hypocrisie, les choses sont claires et on a toujours des voies de recours.
Quant aux gouvernants… Même les Animaux ont un leader en la personne de Jo. Ça n'a jamais été formalisé, ça s'est fait comme ça, naturellement. On peut avancer qu'il n'y a pas de problème puisque les autres l'acceptent de manière volontaire et consensuelle, que ça peut être remis en question à tout moment. Il n'empêche, tout anarchistes qu'ils sont, les Animaux ont un chef.
Jo hait ces mecs avides de pouvoir qui roulent avant tout pour leur caste, ou qui disent ce que les gens veulent entendre pour être élus, quitte à s'arranger avec leurs pseudo-valeurs. En même temps, une société exige d'être gérée – à tous les niveaux. Il ne s'agit pas seulement de prendre des décisions, mais également de les mettre en œuvre, les faire respecter. Heureusement que certains, même imparfaits, s'y collent. Ça n'empêche personne de gueuler quand il est mécontent – en démocratie, s'entend. Tous ne sont pas des salauds, et beaucoup, il faut bien l'admettre, font du bon boulot, à commencer par la magistrate de tout à l'heure.
Du moment qu'il existe des sentinelles comme les Animaux, comme Pat, les syndicats, les ONG, *les juges*, qui veillent à ce que les politicards ne prennent pas la grosse tête, et avec elle plus de prérogatives qu'il n'en faut pour eux-mêmes et leurs potes, ils peuvent bien parader dans les médias et chercher à imposer tout un tas de trucs aux autres, Jo, lui, pendant ce temps-là, mène tranquillement la vie qu'il a envie de mener. Au fond, on lui rend un sacré service.
Un putain de social-traître dirait Reup, le doctrinaire de l'équipe.
Il n'aurait pas tort si Jo restait les bras croisés. Mais il en est loin. Il a même une idée. Ça fait un moment qu'il y songe. Jusqu'à présent, l'action des Animaux est restée relativement inaperçue. Tout juste agite-t-elle de temps en temps la rubrique des faits divers quand les journaleux n'ont

rien d'autre à se mettre sous la dent. Il est temps de frapper un gros coup. Créer un électrochoc qui secoue le peuple, le réveille pour qu'enfin prenne corps la résistance face au fascisme rampant. Et pour ça, Jo a un plan. Rien que d'y penser, son malaise s'évapore.

Droite populaire a vu grand pour ce dimanche ensoleillé. Il faut dire que les élections approchent. Trois stands sont installés au milieu du marché hebdomadaire le plus important de la ville. Musique, ballons, militants qui abordent avec gentillesse les passants, distribuent des tracts, discutent, convainquent.

Le *black bloc* déboule sur la place. Autonomes et Animaux qui le forment marchent sans précipitation mais d'un pas déterminé. La marée noire, cagoulée, se déverse sans un bruit parmi les étals, faisant s'écarter à son passage les promeneurs surpris et effrayés. Les antifascistes atteignent rapidement l'emplacement du parti d'extrême droite. Ils se déploient sans échanger un mot. Ni une ni deux, ils renversent les tables, arrachent les affiches aux relents xénophobes, s'emploient à brûler les cartons remplis de flyers et de pétitions. Les partisans de Droite populaire sont nombreux, mais parmi eux se trouvent de très jeunes ou de trop âgés pour se battre ; il y a bien quelques trentenaires, quadras aussi, employés de bureau bien sur eux qui manient la haine tout en élégance mais n'ont aucune expérience des bagarres rangées. La stupeur face à l'éclat inattendu, soudain et brutal de l'agression finit de les paralyser. Certains tentent bien de s'interposer – ils ont vite fait de se faire molester, parfois même poursuivre dans le marché – pas trop loin tout de même, ce qui fait la force d'un *black bloc* est d'être en groupe. On met le feu, on détruit, on distribue quelques coups de poing et de pied bien sentis – en quelques minutes à peine les installations sont ravagées. Tous n'ont pas eu le temps de mettre la main à la pâte. Ce n'est pas grave, ils ont été utiles en grossissant les rangs – plus on est nombreux, plus on est impressionnant, moins on suscite de résistance

– le bloc est déjà en train de filer et de se disperser dans les ruelles alentour. Les habits sombres tombent pour être jetés dans les poubelles. Ne reste que des petits groupes de deux ou trois, des copains qui se baladent comme si de rien n'était, flâneurs parmi les flâneurs, alors qu'au loin les premières sirènes se font entendre.

Ce jour-là, elle était en colère. Elle ne sait plus ce qui l'avait mise dans cet état, toujours est-il qu'elle ne pouvait pas retenir ça en elle. Personne avec qui partager sa haine – elle a sorti ses enceintes sur le balcon. À l'époque, elle habitait ce studio minuscule perdu dans une barre d'immeubles qui faisait face à deux autres barres du même acabit, autour desquelles avait fini par se construire la cité. L'appartement, situé au premier étage, avait le luxe de disposer d'un balcon ridicule, mais un balcon quand même, qui donnait sur une immense place, une plaine aurait-on pu dire, qui bruissait de la vie quotidienne. Ordinaires étaient les cris des enfants jouant au pied des tours, les couples s'engueulant, la musique trop forte du voisin, les palabres, la nuit, des jeunes picolant et fumant du shit. Mais elle, elle avait vraiment de grosses baffles. De très grosses baffles. Et elle avait besoin de déverser sa fureur. S'il n'y avait personne à qui se confier, elle confierait ça à tout le monde.

C'était le début de soirée. On rentrait de l'école, du travail. Il lui semble avoir mis un morceau de punk. Accessible mais pêchu. Un seul morceau, de trois minutes tout au plus, qui a irradié le quartier. Elle accompagna la musique de hurlements sauvages. Puis toutes deux se turent. Vidée, elle s'apprêtait à rentrer quand elle entendit des *Wouhou !* venant d'en bas. Elle se penche et aperçoit Ahmet – c'est ça, il s'appelait Ahmet –, un gars sympa, plus jeune qu'elle de quelques années, avec ses potes.

– Wouah, ça déchire ! Tu nous remets ça ?

Elle sourit.

– Je vais éviter de me faire virer je crois.

– Rhô, allez ! dit Ahmet. Juste une fois !

Elle rit.

– Peut-être demain, lance-t-elle avec un clin d'œil.
Sifflements enjoués des copains. Ahmet rougit mais ne se démonte pas.
– Ça joue, demain, même heure, je ramènerai du monde !
Elle fait signe de la main en souriant, puis rentre chez elle.
Le lendemain, Ahmet est de retour avec la même bande que la veille et quelques amis de plus, un peu parce que ça l'amuse, un peu parce qu'il en pince pour elle. Elle rit en les apercevant, sort ses enceintes et passe un bon vieux rock qui envoie – le solo de guitare est dément. Même succès que la veille. Applaudissements, rires ; certains se sont mis à danser et en redemandent.
– Je vous ai dit les gars, je veux pas me faire virer.
– Demain alors, lui lance Ahmet. Un morceau, tu pourras pas nous refuser ça !
– Ramène-moi plus de monde et on verra, dit-elle comme une boutade.
Le jour suivant, de moins d'une dizaine, c'est une troupe qui a doublé qui l'appelle depuis le rez-de-chaussée. Elle rit. Ça faisait longtemps qu'elle n'avait pas autant ri. Elle hésite à peine et sort une nouvelle fois ses baffles.
Et ça a duré comme ça… combien de temps ? Plusieurs mois, a-t-elle l'impression, mais peut-être que le bonheur attaché à ces souvenirs étend démesurément le temps. Chaque jour, à la même heure, elle diffusait depuis son balcon un morceau à pleine puissance. Tous les styles y avaient droit : rock, reggae, hip-hop, soul, disco, techno, pop, blues, jazz, country, funk – tout, pourvu que ce soit entraînant, et même plus que ça : libérateur. Parce que c'est l'effet que ça faisait à la foule qui se massait pour découvrir la chanson du jour, projetée au milieu du quartier gris.
Le mot circulait et l'assistance, composée essentiellement de jeunes, devenait toujours plus importante. Le rendez-vous était institué. Celui-ci avait beau être honoré quotidiennement, il était si bref qu'il mit du temps à alerter les autorités. Quand elles apprirent ce qui se passait, c'est une centaine de personnes qui se retrouvaient invariablement

pour partager ce moment de communion effrénée, ces instants de joie pure volés à des vies tourmentées – pour ne pas dire de merde –, avant de repartir, radieuses, sans débordement aucun.

Ça avait beau être sympathique, il s'agissait d'un rassemblement non autorisé. Disperser l'attroupement aurait été contreproductif ; cela aurait provoqué des troubles. Alors ils s'en sont pris à l'organisatrice.

– J'organise rien du tout. J'écoute de la musique. Si les gens sont curieux, j'y peux rien.

Et c'était vrai. Elle n'organisait rien. Pas d'annonces, pas de promo. Simplement, l'habitude était prise.

Lorsque les flics venaient sonner chez elle, elle les ignorait jusqu'à ce que le concert soit terminé. Le délit commis étant minime, ils n'avaient pas le pouvoir de forcer l'entrée. En représailles, ils prenaient un ton sec, tenaient parfois des propos menaçants, vexés d'être à la merci d'une jeunette qui les faisait se sentir si cons à moisir devant une porte close. Tout ce qu'ils pouvaient faire était de lui dresser une amende. Lorsqu'elle reçut sa première contredanse – la punition n'avait jamais aussi bien porté son nom –, Ahmet organisa une collecte auprès du public resté sur place. Ça devint un rituel dans le rituel. Dès que les dernières notes s'envolaient, les auditeurs se cotisaient pour leur DJ. Ainsi, elle pouvait continuer à secouer leur cité.

Jusqu'au jour où elle reçut une lettre lui annonçant la résiliation de son bail pour nuisances répétées. La plupart des habitants s'étaient accommodés de l'histoire. Après tout, on était en journée, ça ne durait que quelques minutes, et ça leur faisait plaisir de voir tous ces jeunes à la mine solaire se presser « chez eux ». Mais ça ne se faisait pas. Ce n'était pas permis. C'était suffisant pour y mettre un terme. Sans moyens de contester la décision, elle retourna vivre chez ses parents, le temps de retrouver un studio à l'autre bout de l'agglomération. Le truc s'est éteint.

Des années plus tard, elle croisa Ahmet par hasard. Se remémorer cette folle période ne raviva aucune étincelle

dans ses yeux ternes. Le sourire forcé d'Ahmet ne pétillait plus, étouffé lentement, sans drame, par une vie tourmentée – pour ne pas dire de merde.

Au troisième étage de l'Alternative, avachi sur le canapé, Reup la morale, comme les autres l'appellent pour le chambrer, zappe frénétiquement. Bribes incompréhensibles. Apparaît soudain Julien, figure politicienne locale. Le temps que Reup le réalise, il recule de quelques chaînes – Julien est toujours à l'écran.

– … à titre personnel ou en tant que secrétaire de la section communale du Parti socialiste ?
– Je ne m'exprime pas uniquement au nom des Socialistes, je porte aujourd'hui la voix de l'ensemble des personnes de gauche, l'immense majorité, qui condamne vivement une telle… ignominie ! Le terme n'est pas trop fort. Nous nous opposons sans ambages à l'extrême droite mais…
– Lorsque que vous dites « extrême droite », vous pensez à Droite populaire ?
– Je pense à toute forme d'extrémisme de droite, je n'en vise pas une en particulier…

Bande de dégonflés ! pense Reup. *Z'osent même pas s'en prendre frontalement à ces connards. « Sans ambages » mon cul ouais !*

– Quoi qu'il en soit, poursuit Julien, le saccage de stands politiques constitue une attaque directe de la démocratie…

Clair que quand les fachos seront au pouvoir la démocratie va bien se porter…

– … peut-être adversaires, mais pas ennemis !

Tu veux pas leur élever une statue tant que t'y es !

– Ceux qui agissent de la sorte ne poursuivent pas d'idéal politique. Il ne s'agit que d'une poignée de jeunes, malheureusement désœuvrés, qui n'ont pas trouvé d'autres moyens pour se défouler…

Mais quel fils de pute j'y crois pas ! crie Reup en se redressant d'un coup. *Va te faire foutre !*

– … en étant unis contre l'extrême droite, nous sommes unis contre toute forme de violence et d'extrémisme, quel qu'il soit.
– Je vous remercie pour votre intervention, je rappelle que vous êtes…

Reup éteint la télévision, bouillonnant. Il reste assis dans le silence de la pièce, plongée dans l'obscurité. Les nuages noirs au dehors couvrent tout. Une pluie fine se met à tapoter les carreaux. L'Animal se lève et regarde le ciel. Il ne manquerait plus que le temps vienne gâcher la fête. Il se détourne, se saisit de son bomber et dévale les escaliers.

– Mec, non mais t'as entendu l'interview de Julien tout à l'heure ? T'as entendu mec ?

Écroulé sur Paco – autant qu'il est possible avec pareil géant –, Reup lui hurle dans les oreilles.

– Putain mec, je l'ai pas entendue et je veux pas l'entendre je t'ai dit !

Paco soupire, exaspéré. Le reste de la bande se marre. Depuis le début de la soirée, Reup rumine l'interview, sauf que maintenant qu'il est bourré, les pensées qu'il gardait pour lui sortent en boucle dans un flot ininterrompu.

– Non mais sérieux mec, tu l'as entendue ou quoi ? Mec, si tu l'avais entendue, je te jure…

Autour des skinheads, la multitude se meut sans discontinuer. Brouhaha, éclats de rire, bouteilles qui s'entrechoquent ou se brisent sur le sol de la petite place, rouleaux de basses qui s'échappent de l'Alternative pour éclabousser les noceurs. La pluie a cessé et c'est à peine si elle a mouillé la ville. Des groupes sont assis par terre et bavardent bruyamment, une mousse à la main, un joint qui tourne à la ronde ; d'autres échangent debout et piétinent, un pas d'un côté, de l'autre, au gré du passage des fêtards qui slaloment pour atteindre la salle du rez-de-chaussée, cherchent leurs amis, sortent en trombe grappiller un peu d'air frais, t-shirt en nage,

sourire rendu béat par l'alcool, la musique assourdissante, la danse incessante à en devenir hypnotique, les corps serrés qui se frôlent et se touchent dans la moiteur de la boîte de nuit intermittente. Une fois par mois, l'Alternative organise une soirée *all style*. C'est toujours celle qui a le plus de succès et qui permet de remplir les caisses. Y passent des tubes commerciaux, rétro et nouveaux. Ces jours-là, c'est relâche pour les Animaux. Pas de sécu – ils refusent de contribuer à ces évènements qui renient l'esprit du squat et se compromettent avec le système pourri des *majors*. Bon, la résistance est faible. Même s'ils refusent de l'admettre, ils savent que cela permet au lieu de tenir. Tout de même, la plupart du temps, ils s'exilent alors *Chez Gino*. Mais ce soir-là, ils ont besoin de foule, de sentir les gens autour d'eux, insouciants, simplement traversés par l'envie de faire la fête ; une parenthèse libérée de tout objectif politique, de tout combat ; rien que la fête pour la fête.

Un non-dit flotte dans le groupe et teinte la conversation de gêne. Ce n'est pas pour rien que Reup rabâche la même histoire. Avouer vouloir se tortiller sur de la pop grand public, même rien qu'une fois, ce serait la honte. Alors ils s'attardent sur la place, sans que personne n'exprime son envie. Pas un ne propose d'aller *Chez Gino*, et tous craignent en même temps que l'un d'eux succombe à l'intransigeance qu'ils s'imposent d'ordinaire. Mais le temps passe, les verres se vident les uns après les autres, Reup se détend avec un pétard, les rires fusent, tout comme les claques dans le dos et les conneries balancées à tout va. Il devient clair qu'ils passeront la nuit ici. Et puis tous oublient même la question – *On n'est pas bien là les gars ?*

La musique qui les atteint par bouffées finit par les démanger. Tout en continuant à beugler, à se charrier, à rugir de rire, ils se faufilent parmi le monde, bousculent l'air de rien quand ça coince à l'entrée et se retrouvent sur le *dancefloor*, pressés de toute part par l'agrégat de danseurs agité d'un mouvement infini. Petit à petit, la bande fait son trou et s'inscrit dans le rythme. Reup trébuche continuellement, récupéré à chaque

fois par Jo qui s'esclaffe. Paco joue au coincé, les bras serrés contre le corps, les poings fermés à hauteur du torse, les index levés qui marquent une fausse cadence. Il faut le voir, dominant ainsi la mêlée, exécuter sans gêne aucune ses petits pas ridicules. Le jeune Pitbull, crâneur, veut en mettre plein la vue – il ne cesse de lorgner les filles et s'applique à remuer les hanches de manière lascive. Géj le beau gosse a quitté son bomber et le fait tourbillonner au-dessus de la tête en criant des *houhouuu* aussi aigus que puérils.
Les fronts perlent de sueur, les t-shirts sont trempés, les vestes jetées dans un coin de la salle – qu'elles soient piétinées, qu'elles deviennent poisseuses de bière – le sol colle comme une terre bourbeuse qui fait *plop* chaque fois qu'on soulève le pied –, qu'elles disparaissent, volées, plus rien ne compte que le son, les potes, les binches qui semblent débarquer de nulle part, atterrissent dans une main, dans le gosier – et c'est reparti pour se trémousser, hurler les stupides refrains envoûtants, le bras passé autour des épaules des copains – Reup reprend soudain conscience, plié en deux, la bruine raclant ses bras nus, le vomi atterrissant à moitié sur ses chaussures. En arrière-fond, toujours la rumeur infatigable de la noce. Jo surgit et éclabousse à son tour les pavés – qui entraîne l'autre ? – à nouveau la chaleur humide, les rayons des projecteurs, ça tourne, mais ça va mieux l'estomac vide, à nouveau les amis, la foule qui presse tout autour, rassurante, qui étreint et empêche heureusement de s'échapper – continuez, vous tous, ne vous arrêtez jamais, que rien ne s'arrête, que rien ne reprenne comme avant – et tout continue, tout danse autour, sans fin. Jusqu'à ce que les teufeurs disparaissent peu à peu. Ceux qui restent bougent au ralenti, campent au bar en discutant tranquillement ou s'affalent dans un coin, consciences fantômes, épaves de la nuit. Les lumières deviennent soudain plus fortes. Le DJ est parti ; un CD quelconque tourne en arrière-fond. Les organisateurs se mettent à ranger et dirigent patiemment les derniers irréductibles hors du squat. Les Animaux montent péniblement les étages. Reup s'écroule dans son lit, entend

dans un son mat Jo tomber dans le sien. Au troisième, Pitbull se précipite sur le canapé, obligeant Paco et Géj à se contenter chacun d'un fauteuil qui n'aura rien de revigorant – molles réprobations, pour la forme. Paco lâche un pet sonore, suivi d'un rire étouffé qui s'éteint alors que le soleil commence à se lever.

C'est une porte neuve. Pas une marque, pas une éraflure. Le battant pivote sans un bruit – silence d'huile.
Là, elle est fermée.
Le jeune homme qui débarque paraît surpris en la voyant. Il s'avance, la pousse timidement de ses doigts. Elle ne bouge pas, le pêne de la serrure parfaitement logé dans la gâche. Il essaye une nouvelle fois, avec à peine plus de conviction. Idem. Il approche un instant son oreille, écoute, recule d'un pas, regarde autour de lui, regarde la porte. Se gratte la cuisse. Il jette un œil furtif sur la sonnette – pas de plaquette, pas de nom. Son index recourbé se dresse, hésite, mais vient doucement cogner le panneau de bois. Deux-trois fois. Il attend, le visage légèrement de biais, à l'affût du moindre son. Claquement sec à l'étage du dessous. Ah, du mouvement. Clic-clac du verrou, la poignée s'abaisse, la porte s'entrouvre, laissant passer une tête inconnue, une touffe bouclée de cheveux noirs, une énorme moustache qui cache un visage buriné. Derrière passe une petite fille. Elle s'arrête un instant, étire le cou pour observer le nouveau venu, iroquoise et crâne rasé, qui piétine devant l'entrée, puis reprend son trottinement et disparaît.
– Oui ?
Le jeune homme bafouille, pose une question. Non, monsieur a emménagé il y a un mois environ, il n'a jamais rencontré la précédente locataire. Il n'a même aucune idée de qui occupait les lieux. Elle vivait seule ? On peut facilement y mettre une famille – c'est son cas –, on est un peu à l'étroit mais on se contente de peu, pas vrai ? Et ce jeune, il est du quartier ? Non ? Sa mère ? C'est sa mère qui habitait là ? Ah. Voyons, quand il a visité l'appartement la première fois c'était, oh, il y a bien deux mois. Il était nickel. Entièrement vidé, propre,

rien à redire. Bon, la peinture s'écaille à certains endroits. Après, il a fallu le temps de résilier le bail de l'ancien domicile, organiser le déménagement, mais c'est allé vite, quand on y pense. Non, il ne peut pas dire où elle est partie, peut-être la régie le sait-elle ? Quoique, quand il y pense, il lui semble que le gérant a fait une remarque à ce propos ; il se demande si elle n'a pas filé sans un mot, six mois de loyer impayé, quelque chose comme ça. Quand ils sont venus la trouver, il n'y avait plus personne, le logement était à l'abandon – ou deux types en avaient profité pour squatter, il ne sait plus très bien. Il voit son visiteur pâlir. C'était votre mère vous dites ? Je suis désolé de ne pas pouvoir vous aider. Son visage devient grave, empreint de sollicitude. Il comprend que ce mystérieux étranger à l'air égaré a sans doute perdu sa maman à jamais.
Le jeune le remercie, se tourne vers le couloir, se retourne pour balbutier une salutation, se dirige vers l'ascenseur d'un pas indécis. L'homme le regarde s'en aller puis ferme la porte toute neuve qui ne fait pas un bruit.
Au-dedans, Pitbull ne sent plus rien.

Jo débarque au grenier pour découvrir les copains affalés, qui sur un fauteuil, qui sur le canapé, Paco en train d'avaler son deuxième kebab d'affilée histoire d'entretenir ses cent-vingt kilos, tous hypnotisés par le film *Orange mécanique* qu'ils ont pourtant déjà vu des dizaines de fois.

– Vous saviez qu'à la base c'est un roman ? dit Pitbull, enthousiaste. Le mec qui a écrit ça c'est un génie ! Alex et ses *drougs*, c'est juste les précurseurs des skins !

Tous se tournent vers Pitbull, étonnés qu'il utilise un terme aussi élaboré que « précurseur ».

– Quoi ? demande Pitbull.

Ils replongent dans leur léthargie sans un mot. Reup, autorité morale des Animaux, n'est pas d'accord. C'est vrai, ils sont violents, mais par nécessité, pour défendre des principes, alors que la bande à Alex ne l'est que par plaisir – de vraies ordures – Jo coupe sa réflexion :

– Ils veulent fermer l'Alternative. Et en profiter pour la raser.

Les skinheads dirigent dans un même élan leur regard vers le meneur de la bande, sans avoir vraiment intégré l'information. Le silence dure un dixième de seconde – un dixième de seconde de stupeur.

– Quoi ? s'exclame Reup, partagé entre surprise et colère.

– Ils veulent raser l'Alternative, répète Jo. La mairie a pris la décision ce matin. L'attaque du marché serait « l'affaire de trop ». Déjà qu'on serait un « repaire d'extrémistes », là, ils disent stop.

Tout le monde se lève d'un bond. Bordée de jurons. Seul Pitbull est resté assis et se tait. Son corps s'est glacé d'un coup ; un énorme trou a pris place dans son ventre.

– C'est pour quand ? s'enquiert Reup.

– On sait pas trop, une semaine, peut-être deux ou trois, ils veulent faire ça vite…

– Putain de merde !
– Les Socialistes vont voir s'ils peuvent faire quelque chose mais…
– On les emmerde ces fils de pute ! enrage Reup. On emmerde tous ces politicards de merde, on va pas jouer leur jeu ! Ce qu'on va faire surtout c'est foutre le bordel, tu vas voir…
– Non ! dit fermement Pitbull, qui s'est repris.
– Quoi, « non » ? s'énerve Reup.
– Sur ce coup-là, tous les moyens sont bons. Si les Soc' peuvent faire un truc, qu'ils le fassent. Et pis faut voir s'il n'y a pas moyen de discuter avec le maire ou quelqu'un de son entourage pour le faire changer d'avis…
– Le faire changer d'avis de quoi bordel ? Depuis quand on est des collabos ? poursuit Reup. Ça y est, ils nous menacent alors du coup on baisse notre froc, c'est ça ? Mais ils vont voir ces connards !
– Ils en disent quoi les autres ? demande Géj en pensant aux autres occupants de l'Alternative.

Reup ne tient plus en place. Il piétine, crispé.

– Comme Pit. Jérôme a rendez-vous demain avec deux élus socialistes, et Sophia est en train de contacter toutes les assos qui louent nos salles. On va essayer de créer un comité de soutien. Fred et Vaness' préparent un communiqué de presse à envoyer cet aprèm, et moi je vais voir un gars des Verts avec Pat. En tout cas, pour l'instant, on tente le dialogue et tout ce qui peut être entrepris légalement. Pour le reste, on verra comment ça évolue, dit Jo, les yeux posés sur Reup.
– Ça va, j'ai compris ! aboie celui-ci.

Jo s'adresse à nouveau au groupe.

– Mais il y a encore des milliers de choses à faire. Faut qu'on chope Marc pour faire opposition. On va organiser une manif, du coup faut qu'on envoie la demande d'autorisation…
– Pff… fait Reup, dédaigneux.
– …faudra réaliser des affiches, des flyers…

Jo soupire. Géj lui tape sur l'épaule.

– C'est bon mec, on est là nous aussi.
– Je pourrais passer à l'imprimerie du syndicat, ils nous feront un prix, dit Paco. Et qui contacte les flics pour l'autor' de la manif ?
– On a prévu une réu à vingt heures, dans la grande salle du premier. On verra à ce moment-là. Il y aura du monde. 'Fin, j'espère…

Normalement, ce soir-là de la semaine est dédié à la compta de l'Alternative. Il est comme ça, Paco : organisé – ses potes disent « psychorigide ». Un jour, un gars a cru amusant de le décrire comme la « maman du squat ». Après la taloche qu'il s'est prise, il a compris que ça ne l'était pas, amusant. En attendant, il lui est impossible de laisser la salle de réunion dans cet état. D'autant plus qu'elle est louée le lendemain.
Le skinhead a rangé les verres dans le lave-vaisselle, vidé les cendriers, mis les bouteilles dans la caisse qui partira pour la récup demain, passé un coup de chiffon sur la table, ouvert la fenêtre pour aérer. Ne lui reste plus qu'à balayer le sol.
En vérité, il n'est pas mécontent de la corvée. Après la nouvelle du jour, il n'avait pas la tête à se pencher sur des chiffres. Ça lui donne un bon prétexte pour ne pas le faire – et pour bougonner. Il peut mettre de la musique et ne plus penser. La sono portable délivre *The Good Lord*, du groupe The Abyssinians. En sourdine, parce qu'il a besoin de calme. Il fredonne les incantations d'anges du trio, un gospel planant version rastafari. Il n'est pas versé dans le spirituel, ça c'est sûr, ici on est plutôt « Ni Dieu ni maître », mais quand l'inattendue flûte traversière se fraie un chemin à travers le tempo reggae syncopé, relayée sans transition par le *lamento* cristallin des chanteurs, alors les poils de Paco se dressent, et ce qu'on peut bien appeler l'extase surgit, dont les bruissements qui s'échappent par la fenêtre ne livreront rien à la nuit.

Soirée de soutien à l'Alternative. La salle de concert et la place devant le squat ne suffisent pas à contenir la foule qui déborde joyeusement sur la rue. Le jeune Aris, toujours décidé à intégrer les Animaux, est venu donner un coup de main – en même temps qu'annoncer fièrement qu'il s'est mis au MMA. Pour l'instant, la police ne semble pas vouloir faire respecter le périmètre autorisé de la fête. Elle n'est même pas présente. Tout roule.

Sortant en nage d'un pogo, torse nu, déjà bourré, Pitbull tombe sur la *skingirl* qui s'occupait de la fouille le soir où Jo a cassé la gueule au disquaire. Désinhibé par l'alcool et la violence de la danse, le skinhead lui adresse la parole sans réfléchir, alors même qu'elle est entourée d'un groupe de copines – un joli mélange de *skingirls*, punkettes et gothiques.

– Eh, salut ! Ça roule ?

Légère hésitation.

– Ah, salut. T'es un des Animaux, non ?
– Ouais. On s'est occupé de la sécu tous les deux à une soirée…
– Ah ouais, juste ! Putain, le bordel que vous avez foutu ce soir-là ! s'exclame-t-elle, et de raconter avec entrain l'histoire à ses amies.

Elle sait qu'il fait partie des Animaux, se souvient de lui. S'il n'était pas déjà cramoisi par la chaleur et la bière, il en rougirait. Mais à présent, il ne sait plus vraiment quoi raconter, alors il dit la première chose qui lui passe par la tête.

– En tout cas, c'est courageux de faire la sécu dans ce genre de soirée, parce que pour les filles…
– Comment ça ? le coupe-t-elle. Tu préfèrerais fouiller toi-même les meufs ? Désolé, mais se faire peloter par des mecs en rut, c'est pas trop notre truc tu vois.

– Ouais… non… je dis pas… c'est juste… tu vois…
– Non, je vois pas, explique-moi tes bons gros arguments sexistes.
– C'est pas une question de sexisme ou pas… je dis juste, la sécu, les bastons, tout ça, d'habitude c'est pas trop un truc de filles, elles…
– Ouais ben visiblement c'est un truc de connard ! s'énerve une des amies de la *skingirl*. Allez, viens, j'en ai marre d'entendre ces conneries, dit-elle à sa pote.

La petite bande part sans un mot pour Pitbull. Il se retrouve seul, sonné au milieu des gens. Que s'est-il passé ? Tout allait bien, il fait un compliment et les voilà qui se mettent toutes à s'exciter – frustration, tristesse, colère se déversent en lui alors qu'il réalise, sans pouvoir se l'expliquer, qu'il vient de perdre en quelques secondes la fille qui lui plaisait.

Muni de gants de boxe usés, Jo tape dans le sac de frappe qui pend mollement à l'une des poutres du grenier. Vêtu d'un seul caleçon, il transpire à grosses gouttes. Son visage ruisselle, la sueur luit sur son corps sec et musculeux. Il laisse tomber ses bras un instant, essoufflé. La chaîne qui soutient le sac grince faiblement. Celui-ci se balance légèrement, puis s'immobilise. L'Animal se dirige vers la fenêtre. Il fait beau et chaud. Pas un nuage – on aperçoit le ciel bleu entre les toits des petits immeubles de la rue silencieuse. Au bord de la placette trône un grand et bel arbre. Jo peut entendre les oiseaux s'affairer dans les branches. C'est calme. C'est apaisant. Ça ne peut pas disparaître. Le skinhead prend une grande inspiration. Se tourne, dresse ses poings en position de garde. Il détend ses épaules, baisse le menton et se remet à marteler le sac de coups sourds.

Deux mois. C'est finalement le temps qu'ils ont eu.
Deux mois de réunions, de débats publics, de fêtes de soutien, de récoltes de signatures pour diverses pétitions, de distributions de tracts, d'interventions dans les médias, de campagnes d'affichage sauvage. Après deux semaines,

le front s'est durci. Face au refus de la Mairie d'entamer le moindre dialogue, un sit-in quotidien est organisé devant l'hôtel de ville, suivi d'un cortège au son des casseroles pour réveiller la rue. La mobilisation ne faiblit pas – l'Alternative est une institution. Certaines manifs dérapent. Vitrines brisées, lacrymogènes. La police refuse alors d'octroyer toute autorisation de défiler. Face au dédain des pouvoirs publics, les organisateurs ne pensaient de toute façon plus en demander. Inlassablement, les manifestations ont lieu ; systématiquement, elles sont réprimées – scènes quotidiennes d'affrontements au goût de poivre. Résultat : l'ultime rassemblement réunit des milliers de personnes venues des quatre coins du pays, et même de l'étranger – la confrontation est trop risquée, les forces de l'ordre doivent se résoudre à le tolérer. Marche pacifique. À peine achevée, la violence prend la relève pour une après-midi et une nuit entière de casse, de détonations, de voitures brûlées dont la fumée noire se mêle à celle des lacrymos. La destruction de l'Alternative est prévue le lendemain.

La nuit a été courte. Les Animaux ont pris part au cortège, mais pas aux festivités nocturnes. Se faire bêtement arrêter est exclu alors que le dernier acte de résistance promet d'être grandiose.
Une toile recouvre la façade de l'Alternative. Elle arbore une énorme main faisant un doigt d'honneur ; voilà pour l'esthétique. Le bâtiment a été vidé, à l'exception des meubles les plus imposants. Le stock a été enrichi d'un assortiment supplémentaire, récolté discrètement par le bouche-à-oreille lorsque l'évacuation s'est avérée inéluctable. Les fenêtres ont été condamnées par d'épaisses planches de bois. De hautes et lourdes armoires, des étagères et des bibliothèques ont été placées devant chacune d'elles. Des bouteilles d'eau et des réserves de nourriture sont entreposées dans la pièce qui servait jusque-là de cuisine. L'eau a été coupée la veille. À six heures du matin, c'est au tour de l'électricité. À sept heures, les premiers contingents de policiers prennent place.

Certains n'ont pas dormi de la nuit. Débordée par l'ampleur des évènements, la flicaille a été obligée de réquisitionner toutes ses troupes. L'ordre d'expulsion a été donné pour neuf heures. La rue est bouclée. Deux bulldozers se positionnent lentement à l'orée de la place qui jouxte le squat. Une fois les résidents délogés, l'immeuble sera détruit afin d'éviter toute nouvelle occupation.
L'ensemble des – sous peu – ex-locataires : Sophia, Vanessa, Fred, Jérôme, Jo et Reup, les Animaux et quelques autonomes y sont encore. La porte du rez-de-chaussée est grande ouverte et laisse pénétrer un peu du soleil naissant. Après avoir donné l'accolade aux derniers résistants, les autonomes sortent. Sans attendre, ils se saisissent de deux imposants panneaux de bois entreposés sur le côté, en recouvrent l'entrée et s'emploient à les fixer solidement au mur. Les policiers observent la scène – ils n'ont pas le droit d'intervenir avant l'heure dite. Tous rongent leur frein, nerveux, excédés – il n'y a que ça qui les tient éveillés. Puis les activistes se dirigent tranquillement vers eux pour se faire appréhender. Pas de résistance : c'était prévu, les conséquences acceptées.
À l'intérieur de l'Alternative, c'est désormais le noir complet. Les lampes frontales s'allument, tout le monde s'active. La petite bande fixe à son tour deux autres planches devant la porte d'entrée, puis amasse contre elles toutes les armoires, tables, divans et autre mobilier restant à disposition. Impossible pour les flics d'entrer – en tout cas, de manière régulière. Quand tout est terminé, Jo éclaire sa montre. Huit heures treize. Ne reste plus qu'à attendre.

Il fait chaud. La troupe au complet patiente près de la barricade qu'elle vient de dresser, prête à contenir l'assaut. A neuf heures moins cinq, le cœur s'accélère, la fébrilité les gagne.
Mais rien.
Neuf heures dix ; il leur semble entendre quelqu'un parler dans un mégaphone, sauf que la voix est trop étouffée pour qu'ils en soient certains. Ils auraient dû ménager une ouverture à

l'une des fenêtres, au premier étage par exemple, pour voir ce qu'il se passe dehors. Ils n'y ont pas pensé. À présent, il est trop tard et les voilà sourds et aveugles. Soudain, le crépitement d'un outil. Tout le monde se tient prêt à maintenir les meubles en place face à une charge qui ne saurait tarder. Le son strident vrombit durant plusieurs minutes. Lorsqu'il s'éteint, le groupe, qui s'était relâché, se mobilise à nouveau. Le bruit redémarre. Chacun est aux aguets mais, comme la première fois, le vacarme dure de longues minutes avant de s'arrêter, sans autre incident.

Nouveau silence tendu. Personne ne parle ni ne bouge.

Le crissement de ce qui ressemble à une perceuse reprend. Jo jette un œil à sa montre : neuf heures trente-quatre. *Putain, seulement !* Le skinhead a l'impression que ça fait des heures que le manège dure. Tandis que la machine se tait puis lance son hurlement pour la énième fois, Sophia se précipite au deuxième étage chercher de l'eau. Elle monte les escaliers quatre à quatre pour les redescendre aussitôt. Elle distribue les bouteilles que personne n'a le temps d'ouvrir – l'engin s'est à nouveau arrêté et, comme à chaque fois, chacun se tient sur ses gardes, même si le réflexe est à présent émoussé. On perçoit des voix dehors – *Bom*. Tout le monde se met en place. *Bom*. Ils s'en prennent à la porte d'entrée. *Bom*. C'est à peine si le barrage qui lui est accolé vibre. *Bom*.

Silence. Plus rien, à nouveau.

Paco transpire à grosses gouttes – il fait si chaud !

– Il est quelle heure ? demande Pitbull.

Jo regarde sa montre.

– Dix heures.

– Putain, c'est insupportable ! s'énerve Pitbull en se dirigeant vers l'escalier qui mène aux étages.

Il s'assied sur une marche, avale une gorgée d'eau. Pas un souffle d'air dans l'obscurité entrecoupée de la lumière crue des lampes frontales.

Jérôme va s'asseoir à côté de Pitbull. Reup prend place dans l'un des canapés qui constituent la barricade. Les autres sont par terre, adossés aux murs ; Géj y a collé l'oreille.

– T'entends quelque chose ? demande Jo.
– Rien.
– Putain !
Soupirs.
– Oh, attendez… dit Géj.
Un mégaphone, mais difficile de discerner les mots qui sont émis. Le grésillement étouffé s'éteint.
– Ils ont dit quoi ?
– Je sais pas, j'ai pas tout compris, dit Géj. Je crois qu'ils ont lancé un ultimatum…

Tout à coup, un grondement qui approche, les murs qui tremblent, la lumière qui jaillit dans un énorme fracas, qui éblouit – des flashs, un gros truc gris poussiéreux qui se soulève, recule et rentre dans le mur une seconde fois – *Putain ils y vont au bulldozer !* – danger – course dans l'escalier – le bois qui crisse, craque – on entend qu'on dégage le mobilier en bas – des éclats de voix, une détonation, épaisse fumée blanche – toux, crachats, larmes – une masse sombre surgit – un coup sourd – *Crac* – un autre coup – une autre forme – casquée –, d'autres silhouettes encore – des éclairs noirs – cris, tapage au rez, coups – *Stop ! Stop ! Arrêtez !* – saisi, tiré, traîné – toux rauque – violence de la clarté du dehors – thorax et bras enserrés par des bras durs comme du béton, peut à peine marcher – sent la morve couler, la bave séchée sur le menton – brouillard des larmes – entend quelqu'un vomir – quelqu'un pleurer – une fille – *Putain, Sophia, Vaness' !* – menotté – douleur vive des bras tordus – jeté dans le fourgon – assis de force sur une mince banquette – sent le métal froid sous les mains. Tente de reprendre son souffle.

Le trajet est silencieux. Reup et Jo ont bien essayé d'entonner un chant révolutionnaire, mais l'intimidation brutale de leurs gardiens couplée à la fatigue a vite eu raison d'eux. Deux gros balèzes se tiennent debout au milieu du panier à salade et toisent ses occupants d'un air mauvais. Quand Jo débute

le chant, rejoint sans hésiter par Reup, les flics se jettent sur eux, les bousculent sans ménagement, tapent dans la paroi du véhicule qui fait un boucan d'enfer en vibrant – les poings frôlent les visages à chaque coup – ils hurlent sans discontinuer, le regard haineux :

– Ta gueule ! Ferme-là ! Ferme-là je te dis ! Ferme ta gueule !

Les dernières résistances s'effondrent. Plus personne ne moufte.

Pitbull jette un œil aux copains. Tous sont amochés mais bien vivants – ce qui est déjà pas mal compte tenu des circonstances. Les vitres opaques laissent entrer les rayons du soleil, sans pour autant permettre de voir dehors. Les cahots de la route. Le corps qui tressaute, éreinté. Pitbull ne sent même pas de colère en lui. Il se sent vide. Plus tard, quand il aura réalisé, viendra l'angoisse. Avec les autres, il vient de perdre son refuge.

Gino dépose la caisse de vin à terre, à bout de souffle. Il se redresse, les mains sur les hanches, arque le dos pour le détendre. Il ne manquerait plus qu'il se bloque quelque chose ! Porter douze bouteilles d'un coup, c'est trop pour lui à présent. Alors qu'il approche de l'âge de la retraite, ses mille années de labeur commencent à peser. Il fallait bien que ce jour arrive. Gino n'est pas un intello, mais il sait que l'espérance de vie d'un gars de son espèce est bien moindre que celle d'un bourge éduqué ; ils mériteraient juste qu'on fasse tout péter. Il n'empêche que c'est comme ça. Avec le temps, il s'est fait une raison. En ça, le bar l'a bien aidé. Il lui a permis de se poser, de trouver un peu de sérénité, lui qui a passé la majeure partie de son existence à être en colère. Ça aussi, ça use. Seul maître à bord – ni Dieu ni maître, encore moins de patron –, son bistrot c'est chez lui, il en fait ce qu'il veut. Et il est plutôt fier du résultat. Il offre un antre à tout ce que la ville compte de gauchistes, révolutionnaires et autres rebelles qui chient sur cette société inique. C'est sa contribution à la lutte. Ça n'a l'air de rien, mais c'est important. En tout cas, il s'en contente. Il a eu toute sa jeunesse, et bien au-delà, pour faire des conneries – à l'image des Animaux, tiens.

Ce sont sans doute ces souvenirs qui expliquent l'affection qu'il ressent pour eux, bien qu'elle ne transparaisse jamais. Gino n'est pas le genre de type à s'épancher. Il est bon pour gueuler dans les manifs, s'accrocher avec ces mous de réformistes aux réunions du syndicat dont il est membre depuis bientôt quarante ans, mais dire à une bande de jeunes gars qu'il les apprécie lui paraîtrait aussi incongru que de déclarer sa flamme à une fougère. D'ailleurs, qu'est-ce qu'ils en feraient de sa tendresse ? Ça ne servirait qu'à mettre tout le monde mal à l'aise.

Gino chérit son indépendance. C'est ce qui l'a guidé toute sa vie. Pas de femme, pas de gamins, mais des copains à foison – ça n'empiète pas sur la liberté, et ça enrichit – la seule fortune honnête qu'on puisse acquérir sur cette Terre. Au point que depuis qu'il a *Chez Gino*, il a toujours bossé seul. C'est dur, entre la mise en place, le service non-stop, le nettoyage, la gestion des stocks, la compta. Pas un jour de vacances, jamais malade ; si le bistrot est fermé, c'est que Gino est allé maugréer dans une assemblée quelconque. Quoi qu'il en soit, aujourd'hui, il perçoit les limites de son idéal. Avec la pension qui l'attend, s'arrêter de travailler est inimaginable. En même temps, son état ne lui permet plus de se voiler la face : c'en est fini du loup solitaire. Et puis, il aimerait bien que son bouiboui, surtout l'esprit qui l'anime, lui survive. Hors de question de vendre au premier venu. S'il ne trouve personne de valeur, tant pis, le bar fermera, quitte à en avoir gros sur le cœur.
En vérité, il verrait bien Paco reprendre l'affaire. On ne dirait pas comme ça, pourtant le gaillard est méticuleux, Gino l'a vu à l'œuvre quand il aide à mettre sur pied des manifestations. Il sait que c'est lui qui s'occupe – s'occupait – de l'administratif de l'Alternative. Il a la tête sur les épaules, loin de la fougue de ses camarades. Pour l'assister, il a cette idée un peu folle : prendre Pitbull sous son aile pour le former. Ce serait un pari. Il est encore jeune, c'est le plus *borderline* de l'équipe, mais justement. Pour ce qu'il en devine, extraire ce gosse d'une condition qui transpire la merde pourrait être son dernier accomplissement en ce monde – et après, rideau.
Seulement, comment leur en parler ? Annoncer à ces deux malabars qu'il serait prêt à leur léguer sa raison de vivre, comme il le ferait pour ses fils – ou ses filles – s'il en avait, c'est se livrer ; autant dire que Gino en est incapable – et ce n'est pas à son âge qu'on se refait. Sans compter qu'avec la destruction de l'Alternative, la période n'est pas propice. Ils ont d'autres préoccupations que les délires d'un vieux gâteux. Quand ils viennent chez lui, aucun n'aborde le sujet, même s'il est évident qu'ils ne vont pas bien. Pit en premier

lieu. Qui aurait pensé que ce bestiau serait le plus affecté par la situation ? Sauf que Gino n'est pas psy. Lui-même a toujours vécu avec ses démons et respecté le silence des autres comme on respecte le sien. Confiez-vous à lui, il se contentera de hocher la tête et de vous taper sur l'épaule en guise de réconfort. Se taire est encore ce qu'il sait faire de mieux.

C'est bien beau mais, en attendant, le carton ne va pas aller à la cave tout seul. Gino se penche, le dos aussi droit que possible, plie les genoux, saisit fermement la caisse des deux mains et la soulève en expirant d'un coup sec.

Affalé sur la banquette arrière du bus, Pitbull occupe trois sièges à lui seul. Certains passagers sont debout, faute de place, mais personne n'ose dire quoi que ce soit au skinhead. Il finit par descendre et se dirige vers *Chez Gino*, lorsqu'il remarque quatre Honour 18 marchant dans sa direction. *Putain, qu'est-ce qu'ils foutent ici ?*

Pitbull sait comment les autres Animaux réagiraient à sa place. D'après eux, la règle est d'être toujours en position de force – pas tant par peur de prendre des beignes que par stratégie. Avec le temps, ils veulent paraître invincibles, et il faut reconnaître que, même parmi les fachos les plus durs, beaucoup les craignent. Donc, chacun s'esquiverait discrètement, quitte à revenir rapidement avec le reste de la bande pour mettre une bonne branlée à ces fils de pute. Pitbull hésite. Les boneheads ne l'ont pas encore vu, il n'est pas trop tard pour courir avertir les copains, mais on a beau dire, ça s'appelle fuir, et il en a marre de fuir. Tant pis s'ils pensent une fois de plus qu'il n'est rien qu'un petit con.

Il se plante au milieu du trottoir. Les Honour l'aperçoivent. Parmi eux se trouve Tonio, leader incontesté de la section locale. Tout en s'assurant qu'il n'y a pas d'autre Animal dans les parages, le petit groupe s'approche du redskin.

– Putain, tu crois que tu peux nous provoquer comme ça ? Tu crois que tu peux faire le fier, hein ? lance Tonio.

– Je te propose un « un contre un », dit calmement Pitbull.

Tonio ricane. Il se tourne vers un grand gars baraqué, une fois la taille de Pit.

– Ça te dit de te faire un sale rouge Pierrot ?

Le Pierrot en question s'avance. Pitbull se met en position de garde. Les quelques piétons qui passent changent de trottoir – à peine le faf fait-il mine d'être prêt que l'Animal lui

lance un monstrueux coup de Doc Martens dans les parties. Le géant s'écroule, les mains dans l'entrejambe, vaincu – Tonio s'élance sans attendre. Il est expérimenté, puissant, touche juste – Pitbull a déjà une arcade en morceau – il tente de s'extraire de la pluie de gnons qui lui tombe dessus mais le facho est vif. Dès que Pitbull bouge, celui-ci réoriente son corps pour frapper là où ça fait mal, sans répit. Le skinhead, haletant, sent son œil droit gonfler et une de ses pommettes ruisseler de sang. Il protège sa tête de ses bras, ne voit plus rien autour de lui – Tonio se met à lui labourer les côtes, l'obligeant à se plier et à baisser sa défense – l'ouverture parfaite pour un violent uppercut au visage. En un instant, tout s'arrête.

Allongé sur le sol, Pitbull reprend ses esprits au son d'une clameur. Il entrouvre les paupières et découvre les copains au complet mettre une raclée aux Honour 18. Géj s'est jeté sur Tonio, lui balançant un *low kick* dans les jambes. Le faf a vacillé, manqué de tomber mais, après quelque pas, a retrouvé son équilibre – son assaillant est déjà sur lui pour lui envoyer une première série de pains. À son tour de subir. Les autres néonazis ont aussi été pris de court. L'ennemi a surgi dans leur dos et ne leur laisse pas le temps de réaliser ce qui leur arrive – Paco use de ses poings comme d'une batte qu'il écrase sur les crânes, Jo enchaîne les marrons sur les visages qui claquent, un bonehead a le souffle coupé après que Reup lui a flanqué un méchant coup dans le sternum. Acculés, à bout de forces, incapables de riposter, c'est la débandade – on ne voit plus des Honour que leurs talons. Les Animaux les pourchassent sur quelques mètres puis arrêtent leur course, se contentant de les suivre quelques secondes encore des yeux. Essoufflés mais satisfaits, ils rejoignent Pitbull.

– Eh ben, ils t'ont pas loupé… dit Géj.

– Allez vous faire foutre ! répond Pitbull.

Il se tourne et part en boitant, sans un regard pour ses compagnons.

Elle l'a cherché partout ce soir-là, mais va savoir où il était fourré. Quelques minutes à peine après leur échange, elle commençait déjà à regretter sa réaction. Au fond, elle avait compris ce qu'il voulait dire. Il était bourré, il essayait de meubler – de faire connaissance plutôt, de la retenir en conversant. Ce n'est pas une excuse, ça en dit long sur sa mentalité. En même temps, elle a vu pire niveau sexisme. Dans son cas, il s'agissait surtout de maladresse. Elle aurait pu le recadrer de manière plus subtile. Elle parie qu'il aurait acquiescé et que la discussion se serait poursuivie agréablement.

Mais elle était entourée de ses copines intraitables, surprise de tomber sur ce mec – mignon – qu'elle avait bien remarqué quand ils s'occupaient de la sécu, tous les deux, le soir où ça avait dégénéré avec le disquaire, encore plus étonnée qu'il lui adresse la parole. Bref, elle était gênée et, dans ce genre de situation, elle devient agressive. Elle peut bien faire la leçon aux autres.

C'est pour ça qu'elle a voulu le retrouver. Pour s'excuser, reprendre là où ils en étaient restés. D'accord, ce n'était pas allé très loin, mais qui sait où la nuit les aurait menés.

Elle a trouvé un prétexte quelconque pour lâcher ses amies et s'est jetée dans la masse. Elle a fait trois fois le tour de la place et de ses abords, a osé, dans la salle de concert, se mettre à genoux sur le zinc pour scruter les visages – le cochon de barman était tout heureux de la laisser faire –, est ressortie pour tomber sur un Animal qui lui a appris son nom – « Pit » –, mais il s'était volatilisé.

Pourquoi y pense-t-elle encore aujourd'hui ? Parce qu'avec la fermeture de l'Alternative, elle ignore désormais où elle pourra de nouveau le croiser ?

Et alors, qu'est-ce que ça peut faire, elle le connaît à peine, ce n'est pas comme si c'était le seul gars intéressant en ville. Encore faut-il qu'il le soit, car on ne peut pas dire que les trois mots échangés étaient d'une grande profondeur. Se prendre la tête pour un garçon, franchement, elle vaut mieux que ça. Une pluie ouatée se met à tambouriner sur la fenêtre de sa chambre. Elle joue machinalement avec l'une de ses mèches, dont elle fait un tortillon puis qu'elle taille en pointe avec la bouche – c'est dégoûtant, elle doit perdre cette habitude. Qu'est-ce qu'elle raconte ? Qu'est-ce qu'elle *se* raconte ? Elle ne peut pas cesser de penser à lui parce que, contrairement aux autres, il lui plaît et qu'elle est vraiment trop conne.

La pluie tombe fort sur la ville, sans parvenir à la laver – elle est grise et restera pour toujours grise et sale. La route désolée scintille sous les réverbères. Pitbull sort de l'hôpital, l'arcade et la pommette recousues, l'œil droit invisible, recouvert d'une effroyable boursouflure, tandis que le gauche arbore un vilain cocard violacé. Il boite, sent des courbatures dans tout le corps, ses côtes le font souffrir, sa nuque raide le lance à peine tourne-t-il la tête.
Il roule un joint devant l'entrée, à l'abri, puis l'allume et aspire lentement, profondément, quelques lattes. Il repense à l'autre connard qu'il a rencontré dans la salle d'attente, deux heures auparavant. Leurs regards se sont croisés par hasard. Ils ont le même âge, étaient dans la même classe et, comme tous les autres, celui-ci se foutait de sa gueule – *Hé Mickey, tu l'as planquée où Minnie ? – Putain Mickey, tu sais pas quoi ? L'autre jour j'ai vu ton pote, attends, comment il s'appelle déjà ? Ah oui, Donald ! Il te salue !* – bande de merdeux.
Ils ont grandi. Mickey s'est rasé le crâne, porte désormais un bomber et est devenu Pitbull, un putain d'enragé. Il tombe régulièrement sur ses anciens camarades, mais plus aucun n'ose venir lui parler, ni même le saluer. Dès qu'ils l'aperçoivent et que, passé l'instant d'hésitation, ils le reconnaissent, alors ils perdent leur sourire niais et regardent ailleurs d'un air gêné. Pitbull les fixe sans ciller. À ce moment-là, c'est la trouille qu'il lit dans leurs yeux. En rentrant chez eux, ils repenseront avec une boule au ventre à Mickey, à son iroquoise menaçante, à ce visage glabre et glacial, figé dans la colère. Tous doivent penser qu'il a mal tourné, la plupart doivent le prendre pour un facho, mais il s'en fout. Sa seule vue a insinué en eux la peur.
Il finit par s'élancer, la veste tirée sur la tête, jusqu'à l'arrêt de bus le plus proche. La raclée qu'il a prise le remue violemment.

Il se sent seul, humilié au milieu de la nuit déserte, grelotte sous l'abri en plexiglas martelé par la pluie tandis que la honte et la frustration s'agitent en lui. Larmes contenues, il tire sèchement sur son pétard, la mine plus mauvaise encore que d'habitude.
Le chauffeur lui fait remarquer sans ménagement qu'il n'est pas question de fumer sa saloperie à l'intérieur. En temps normal, Pitbull aurait riposté, mais, ce soir-là, la hargne l'a abandonné. Il jette son joint sur le trottoir puis va s'installer sur un siège du fond. Quelques passagers éparpillés. Véhicule silencieux – on n'entend que ses roues patauger, les freins grincer lorsqu'il s'arrête à un feu.
Il n'a personne avec qui partager ce qu'il ressent. Les potes seront toujours là pour prêter main forte en cas de coup dur, mais les poings ne font pas tout et on ne parle pas vraiment sentiments entre Animaux. *On n'est pas des gonzesses !* pense Pitbull en reniflant tandis que le bus poursuit sa route dans la nuit qui crépite.

Souffler.
Besoin de souffler.
Géj la belle gueule est assis sur le rebord d'un bac à fleur de ciment, long, haut, vide, logé sous une terrasse couverte qui relie une demi-douzaine d'immeubles et surplombe la ville. Il fait nuit. La pluie tombe sans cesse. On distingue à travers son rideau l'éclairage blafard des réverbères et des habitations qui s'étendent à perte de vue. La ville, il n'y a qu'elle : ses trottoirs étroits, ses voitures en ligne infinie qui vrombissent et rejettent leurs gaz d'échappement sur les passants pressés qui se frôlent, se frottent, se heurtent, les pétarades des motos, les bébés qui hurlent dans les poussettes entraînées par des mères excédées, les relents de cigarettes, de pisse, de tout ce qui suinte de l'existence humaine, les gens qui mendient, s'ignorent, s'engueulent, s'enfuient dans le dédale de rues épaisses, se terrent dans leurs maisons de briques et de béton gris.
Souffler.

Plus tôt, sans raison, la panique a saisi Géj. Qu'est-ce qu'il va faire ? De tout ça ? De sa vie ? Son père a raison, il ne peut pas continuer ainsi indéfiniment. Et en même temps, pourquoi pas ? À qui parler de ses doutes, de ses interrogations ? Sûrement pas à ses parents, ni aux copains – ce n'est pas le genre de choses dont on discute entre Animaux. Cette pensée soudaine, vive comme un coup de lame – *Est-ce que je suis en train de foutre ma vie en l'air ?* Géj en a le cœur qui palpite. Il tire sur sa clope, fort la première fois, plus lentement la deuxième. À chaque bouffée il entend le foyer crépiter, le papier se consumer, et ça le calme.
Géj est libre. Il est jeune, costaud, pourrait bosser sans problème comme déménageur ou sur les chantiers. Il n'est même pas trop tard pour commencer une formation professionnelle, n'importe laquelle, laisser pousser ses cheveux, abandonner le bomber, cette vie de bastons, de bitures, de boulots intermittents dans la sécu « militante » pour une misère – il est libre. Son affolement diminue à mesure qu'il se le répète et grille sa cigarette, la deuxième, allumée immédiatement après la première. Il a deux paquets pleins sur lui. Ça aussi, ça le rassure.
Il se sent mieux à présent. S'il le veut, il peut fumer toute la nuit sur cette terrasse silencieuse à écouter la pluie tomber. S'il le veut, il peut arrêter d'être skin.
S'il le veut.

La pièce est grande, aux murs d'un blanc passé avec, pour seule lumière, celle des néons lactescents qui se déverse uniformément dans la salle et donne aux trognes des teintes de cadavres. Pitbull a pu entrer juste à temps. À partir d'une certaine heure, le foyer pour sans-abris ferme ses portes. Avant, l'Animal pouvait dormir au troisième étage de l'Alternative sans rien demander à personne – c'est d'ailleurs ce qu'il faisait la plupart du temps. À présent, il doit quémander l'asile auprès de ses amis, mais, évidemment, il ne peut pas le faire tous les jours. Ou peut-être qu'il le pourrait, toujours est-il qu'il ne veut pas avoir à s'expliquer. Il préfère

encore zoner dans les parcs comme il l'a déjà fait quelques fois. Sauf que ce soir, avec la flotte, c'est impossible. On l'entend grésiller, étouffée par le brouhaha des couverts et des assiettes.
Le jeune skinhead est assis, solitaire, au bout d'une longue table, la figure en lambeaux. Un vieux cinglé à l'haleine de chien a bien essayé d'engager la conversation mais il a eu vite fait de le rembarrer. Le vieux mange seul, lui aussi, les yeux humides perdus dans son assiette. Lorsque Pitbull lève la tête, il remarque un petit groupe d'hommes noirs qui discutent tout en le scrutant, les traits impassibles. Même de loin, il peut sentir couver en eux une haine sourde. Il connaît ce regard. Ils le prennent pour un facho. Aller leur parler ne servirait à rien. Il avale une dernière bouchée puis se lève, faisant mine d'aller aux toilettes. Il ne peut pas rester là. Trop dangereux. Une fois hors de vue, il se dirige vers la sortie et se retrouve une fois de plus dans la nuit battue par la pluie.

La pluie noie la ville. Jo passe la manche de son bomber sur la vitre embuée. Les trombes d'eau sont si denses qu'elles cachent les immeubles de l'autre côté de la route. De toute façon, il n'y a rien à voir. Au bout de la rue, l'Alternative a disparu. Paco débarque, les mains chargées de chopes. Il les distribue puis s'assied. Jo se penche sur le liquide brumeux. Reup boit une gorgée. Autour d'eux, les gens rient et bavardent joyeusement, Gino cause sans cesse tandis qu'il sert les clients. Paco frotte la fenêtre à son tour. Il ne distingue rien de plus que son ami. Le squat lui manque, comme à tous les Animaux. Il reporte son attention sur son verre en soupirant. On dirait qu'il pleut toujours ici.

Il pleut des cordes sur le centre de rétention où les requérants d'asiles déboutés, en attente de leur renvoi, sont enfermés. Des baraquements minables, entourés de grillages couronnés de barbelés. Une petite cour de béton. Deux lampadaires à l'entrée. Autour, les prés et les champs. Pas un bruit, si ce n'est une voiture qui gronde de temps en

temps au loin et la pluie qui s'abat indifféremment sur tout ce qui se trouve sur son chemin.
Dans le terrain fraîchement labouré, Pitbull se débat avec la boue à chaque pas. Trempé, il avance comme il peut en maugréant, tombe régulièrement, se rattrape avec sa main libre. De l'autre, il serre une bouteille de vodka vide, ou peu s'en faut. Son t-shirt blanc est devenu transparent, son pantalon, qui lui colle à la peau, le gêne dans ses mouvements. Il lance la bouteille contre la clôture – tintement métallique, légère vibration. Le jeune homme reprend sa marche, tenant à mi-voix des propos incompréhensibles. Arrivé devant l'enceinte, il hurle un tas d'injures. Il scande *Li-bé-rez les pri-son-niers ! Li-bé-rez les pri-son-niers !* Une lumière apparaît à une fenêtre, puis une deuxième. Pitbull continue. *Li-bé-rez les pri-son-niers ! Ban-de d'en-foi-rés !* Il empoigne sa vodka dont il avale une dernière gorgée, puis jette son contenant par-dessus le mur. Fracas lorsqu'il touche le sol. Le skinhead s'accroche aux grilles qu'il secoue violemment. *Libérez les prisonniers sales fachos de merde ! Solidarité avec les prisonniers ! On est avec vous les gars ! On vous oublie pas ! La lutte continue !* Il s'arrête. Plié en deux, les mains sur les genoux, il tousse, hors d'haleine. L'Animal entend soudain un bruit derrière lui. Il se retourne brusquement – par réflexe, porte la main à sa triplex – une détonation – Pitbull s'effondre.

Vingt ans qu'elle est à l'assistance sociale, quinze qu'elle gueule et s'indigne, partout – dans les transports publics, dans la rue, certainement chez elle. Chaque matin, après avoir déjeuné, elle prend le bus, coiffée de son petit chapeau. Malgré le sourire béat qu'elle affiche invariablement, elle a l'air respectable tant qu'elle n'ouvre pas la bouche. Elle s'assied, silencieuse. Puis, elle se met à marmonner, de plus en plus fort, jusqu'à parler distinctement. Elle ne s'adresse à personne en particulier, elle déblatère calmement mais continuellement sur « le système », les politiques du gouvernement, la surconsommation, l'injustice, sur son père, ouvrier en bâtiment, décédé depuis longtemps. *Ah, elle est belle la vie ! Elle est belle ! Tout le monde pense qu'elle est belle ! Est-ce que je suis belle ? Le système est moche, il vous accule… accule ? Il nous acculture, mon père n'avait pas beaucoup de culture, c'était un travailleur, les travailleurs ont disparu, mangés par le système, ces enfants de salauds, ces pourritures qui nous pressent comme des citrons, ah, elle est belle la vie ! Elle est belle cette ville !*

Elle se retrouve dans les rues commerçantes où les gens qui traînent devant les vitrines côtoient ceux qui défilent sans fin d'un pas pressé. Il y a du monde à cette heure-ci de la journée. *Vous ne trouvez pas monsieur qu'elle est belle notre ville, hein ? Ben voyons ! Vingt ans messieurs dames* – elle crie presque à présent, tout en déambulant ; elle fait parfois une halte pour mieux repartir, apostrophe les passants qui font semblant de ne pas la voir –, *vingt ans qu'on me dit de m'en sortir, mais je m'en sors comment, moi, messieurs dames ? Je m'en sors comment ?* – elle extirpe un document de son sac à main et l'agite – *Premièrement, les impôts. Pour payer quoi les impôts ? Alors madame, on fait ses courses ? On dépense*

dans le temple de la consommation ? Dépensez, dépensez, si la vie est si triste qu'elle nous jette dans les bras des voleurs ! Car ce sont des voleurs ! Les impôts ! On me demande de payer alors que je n'ai pas d'argent. Alors que l'ouvrier n'a pas d'argent ! Vous en avez de l'argent, vous ? Vous le dépensez, oh, le joli sac ! C'est du luxe, pas de luxe pour les étrangers ! Non non non, ils arrivent, on les prend et hop ! Dans un vol charter, c'est gentil ça ! Gentille la compagnie d'aviation, elle offre un voyage gratuit, ou c'est l'État qui paye, avec MES impôts ! – elle sort un second papier de son sac – *Loyer. Ça aussi il faut payer. Même si c'est vital, si vous ne payez pas votre loyer, on vous mettra dehors, parce qu'on s'en fiche que vous ayez les moyens ou non, il faut payer, c'est tout, c'est la loi qui le dit, la même qui enferme les pauvres et les étrangers, beau pays, n'est-ce pas madame ?* – la pauvre femme n'a pas saisi à qui elle a affaire, elle demande « Pardon ? » – *Pardon ? Oui, le pardon, le pardon du Seigneur, celui qui SAIGNE les pauvres et les étrangers* – la femme a compris qu'il s'agissait d'une allumée et s'en va prestement – *Courez mes agneaux ! Courez, courez ! Courez vers l'apocalypse ! Parce que le racisme c'est l'apocalypse, mais non ma petite dame, consommez plutôt, et payez vos impôts, et votre loyer, parce que la loi le dit. La loi ! C'est beau la loi, ça fait respecter l'ordre. Monsieur* – elle se tient devant un jeune homme qui attend le tram –*, la loi veut que vous soyez en costume alors qu'il fait trente degrés, c'est bien, vous respectez bien la loi, vous aurez un cadeau du Seigneur, plein d'argent à dépenser dans les temples de la consommation !* – le jeune homme finit par se déplacer à l'autre bout du quai. Elle reprend alors sa balade puis, au bout de quelques pas, s'arrête un instant et se tait, plantée au milieu du trottoir, la foule qui tourbillonne autour d'elle – *Ah madame, vous êtes bien chargée, les cadeaux, c'est pour les pauvres ?* Elle commence à fatiguer. Elle cherche l'arrêt de bus le plus proche. Par moments, elle s'exclame, interpelle l'un ou l'autre, puis se tait à nouveau. Elle monte dans le bus, s'assied, parée de son sourire sibyllin, le regard obstinément fixé à l'intérieur du véhicule – elle n'observe jamais dehors.

Elle grommelle à propos de tout ce qu'elle a déjà débité toute la journée. Arrivée à destination, elle marche en silence jusque chez elle. Demain, elle recommencera. C'est la vie de la folle au chapeau, comme on l'appelle par ici.

– Et alors là le gars il me dit : « Ah, les Animaux, oui, je connais. Et vous avez tous un totem, c'est ça ? Un animal qui vous symbolise ? »

Géj, Reup et Pitbull écoutent Paco, le sourire aux lèvres.

– Du coup tu lui as répondu quoi ? demande Pitbull, excité par la chute à venir.

– Ben je lui ai dit qu'on n'était pas des Bioman à ce con ! On va pas taper les fafs en gueulant « force bleue ! » ou « force du faucon ! »

Ils éclatent de rire. À ce moment-là, Jo entre dans la pièce.

– Putain Jo, faut que t'écoutes l'histoire de Paco, elle est mortelle ! s'exclame Pitbull, hilare – Reup retient son souffle. Son équipe a failli marquer.

Les souvenirs s'envolent.

Pitbull…

La tension retombe. Gorgée de bière devant la télé de *Chez Gino* qui retransmet le match de foot. Depuis qu'il a retourné sa veste, Reup ne peut plus aller au stade – tomber sur son ancienne bande serait du suicide –, mais il est resté un fervent supporter de l'équipe locale. *Pit, ce bon vieux Pit…* Il est rare que les médias parlent des Animaux. N'empêche, une pareille bavure ne pouvait que faire la une. Le gardien du centre de rétention a cru entrevoir une arme. Arme mon cul, ouais. Reup imaginait voir les rues s'embraser, mais qui se lève pour un skinhead ? Peut-être étaient-ils une soixantaine pour la manif, tout au plus. L'État peut dormir sur ses deux oreilles. Un cocktail Molotov, un soir, balancé à la va-vite sur un commissariat de quartier. Mur noirci par les flammes. C'est tout. *Pitbull…* Depuis, des boules de nerf, voilà ce qu'ils sont du réveil au coucher – quand ils arrivent à fermer l'œil – *Pit, bordel de merde !* Ça y est, la colère s'en vient à nouveau le

faire tanguer, la rage contre cette mort absurde, contre le fils de pute qui a buté Pit, contre ces salauds de flics, contre les médias qui n'y connaissent rien et ont dépeint son pote comme un facho – il ne suffisait pas qu'il soit mort, encore fallait-il qu'ils salissent son honneur –, contre ces vendus de merde de politiciens qui n'ont même pas osé condamner le meurtre de manière franche – qu'est-ce qu'il leur faut de plus à ces connards ? –, contre tous les bons citoyens, ces grosses larves incapables de bouger leur cul pour la moindre cause – Reup sent soudain une main sur son épaule. Il sursaute, tourne la tête : c'est Gino, le regard fixé sur l'écran. Le tenancier soupire, tapote l'épaule du jeune homme pour mieux la serrer fort l'instant d'après, puis repart vers le bar sans un mot. Le skinhead termine son verre sans conviction tandis que le match s'éternise à mourir.

Peut-être fallait-il simplement que jeunesse se passe. Lui aussi, en son temps, a fait les quatre cents coups, et pas qu'un peu ! Même s'il n'en a pas fait un art de vivre, comme son fils. Un sentiment de culpabilité le saisit : a-t-il été trop dur avec lui ? Sa conscience s'ébroue comme un ours sortant de la rivière. Non. Dans la vie, on a des principes ou on n'en a pas. Qui sait où en serait son Gégé aujourd'hui s'il ne s'y était pas tenu coûte que coûte. On peut dire qu'il a été plutôt souple, quand on pense aux roustes qu'il se prenait, lui, enfant. Jamais il n'a levé la main sur sa progéniture, peut-être une taloche, rarement, quand il était à bout, mais ça ne se fait plus de nos jours. De toute façon, il n'aurait pas aimé être ce genre de père.

Il observe Gérard venir prêter main forte à l'un de ses employés. L'armoire est sur le point de basculer, le petit la redresse à l'aide de ses seuls bras. *Fais gaffe mon gaillard, ton dos ne tiendra pas toute la vie à ce régime*, pense-t-il. Il faudra qu'il le lui dise, il s'agit de se ménager dans ce métier si on veut tenir suffisamment longtemps. Ce qui est bien, c'est qu'il accepte ses conseils désormais. En tout cas, il ne s'en formalise pas. Lui-même ne craint plus de faire diverses recommandations à son garçon – même si c'est un homme à présent, et un bon gars qui plus est. Droit – c'est lui qui a tenu à ce qu'une partie de son salaire soit prélevée pour rembourser les réparations de la camionnette –, dur à la tâche, consciencieux. Quoi qu'il advienne, il s'en sortira. Ne lui reste plus qu'à se trouver une petite femme. C'est étonnant, d'ailleurs, qu'il ne leur en ait jamais présentée une, beau comme il est, costaud et tout. Et s'il était… non, n'y pense pas. En même temps, aujourd'hui, on s'en accommode. Du moment que les gamins ont de quoi vivre décemment et

sont heureux, c'est tout ce qu'on peut leur souhaiter. Il en profite sans doute encore pour papillonner. Qui sait ce qu'il fait quand il dit aller « à la salle de gym ». Après une journée passée à faire des déménagements, personne n'est dupe, hé ! À moins qu'il redoute de l'amener à la maison ? Pourquoi ? Par honte de ses parents ? Le problème est plutôt que ce serait une manière d'afficher ses sentiments, et ça… Pourtant, on n'est pas obligé d'en faire tout un foin : *Chérie, voilà Papa, voilà Maman*, on se serre la pogne ou on se fait la bise, on ouvre une bouteille, on passe à table et voilà qui est réglé. *Allez, laisse-le tranquille vieille mule, tu as tout le temps de devenir grand-père*. Les copains le charrient maintenant qu'il ne fait plus que parler de lui, toujours à l'encenser – *et Gérard-ci, et Gérard-ça*. Quand même ; alors qu'il observe ce fils dont il est si fier, alors que tourbillonnent en lui ces pensées d'une légèreté nouvelle, il se sent bien.

Ce soir-là, un froid mordant annonçant l'automne frappe les visages et égratigne les poings par avance. Ils sont une bonne centaine sur un chemin désert entouré d'herbes hautes, proche d'un petit bois. Il faut bien ça étant donné ce qu'ils s'apprêtent à faire. Une rangée de voitures garées sur le bas-côté. Certains tressautent ou se frottent les bras pour se réchauffer. La plupart ont le crâne rasé, portent des bombers et des Doc Martens. Jo, entouré des Animaux au complet – Reup, Paco et Aris –, demande que chacun retourne son blouson afin de substituer la doublure orange à la couche extérieure. Une bonne façon de se distinguer et éviter de s'en prendre par erreur à quelqu'un de son camp.

Le jeune Aris a débarqué un jour, la figure parsemée de bleus et de bosses, le bomber d'un Honour 18 sous le bras. En temps normal, avant – si c'était arrivé avant –, il aurait fanfaronné, jeté la veste sur la table, un sourire entendu aux lèvres ; les Animaux auraient levé la tête, Paco aurait juré – *Nom de Dieu de bordel de merde !* –, Reup aurait dit quelque chose comme *Eh ben, qui voilà !*, Géj se serait levé et lui aurait filé une grosse claque dans le dos – mais Géj n'était déjà plus là, et tout ça n'était plus possible, plus jamais. Jo, meneur sans jus, Reup la morale et Paco le colosse étaient voutés, silencieux, au-dessus de leur bière. Sans un mot, Aris a pris une chaise, s'est assis et a posé le bomber à côté des chopes. Jo l'examine un instant puis agite la tête, un rictus douloureux en coin. Paco lui tapote l'omoplate en guise de félicitations. Reup se tourne vers le bar – *Gino, une binche pour notre nouveau membre* – et voilà tout.

En route – les antifas prennent leurs battes de baseball, se passent au doigt leurs poings américains, se saisissent de

chaînes puis pénètrent dans la forêt. Après vingt minutes de marche, les voilà face à un grillage. Rencontre internationale des Honour 18 et autres néonazis, dans un champ prêté par un paysan encarté à Droite populaire. Un seul journal a alerté l'opinion publique de la tenue de cette réunion – article resté lettre morte auprès des autorités – les Animaux ne pouvaient pas laisser passer ça. Les fafs ont érigé de hautes et solides barricades autour du terrain, autant pour être à l'abri des regards que pour se protéger d'une éventuelle attaque de gauchos, mais ils ont oublié un peu vite la partie qui donne sur le bois. Là, il n'y a qu'une vieille clôture rouillée que personne n'a jugé bon de remplacer, ni de surveiller, l'accès y étant laborieux à cause de la forêt touffue. Mais passer la grille est un jeu d'enfant et les intrus se retrouvent alors, invisibles, derrière la scène bricolée d'où rugit une oi ! haineuse. Sans le savoir, des associations antiracistes facilitent l'opération en manifestant bruyamment à l'autre bout du champ, devant deux épais panneaux de bois clos qui font office d'entrée. C'est là-bas que se relaient les vigiles amateurs. Jo observe les militants les plus radicaux du pays se faufiler, un à un, par la brèche. Le pouls du skinhead s'accélère. Ils se trouvent au cœur du plus grand rassemblement fasciste jamais organisé dans la région. Combien sont-ils à pogoter et à picoler là-dehors ? L'adrénaline monte – un peu plus de la moitié de la troupe s'est infiltrée et ils commencent à être à l'étroit dans leur planque foutrement précaire.

Qu'il est étrange de réaliser que c'est dans l'absence que Géj se révèle. Jo se rend compte quel pilier il était. Effacé et silencieux, il apportait dans les coups de chaud une impassibilité qui confinait à la sérénité. Combattre à ses côtés vous faisait vous sentir invincible. Il ne transmettait ni peur ni doute, mais une assurance sans faille, enracinée dans ce corps majestueux, parfait, qui, avant même d'être au contact de l'ennemi, se positionnait instinctivement de manière à frapper exactement là où ça fait mal, là où ça détruit. Géj, c'était la force au service d'une efficacité implacable. Quand il se battait, il n'était plus que souplesse,

vivacité, puissance, fluidité. Comme tout le monde, il recevait des gnons – impossible de ne pas en prendre – mais il les encaissait sans rien laisser paraître et les retournait du tac au tac jusqu'à submerger son adversaire, déstabilisé face à cette bête que rien ne semblait ébranler – c'est à peine s'il finissait les bastons essoufflé. Un jour, il est arrivé *Chez Gino*, devenu, par la force des choses, le nouveau QG des Animaux. Ça s'est vu au premier coup d'œil : Géj avait rasé ses fins favoris. C'est ce qui sautait aux yeux. Pas ses cheveux qui avaient repoussé (cela faisait plusieurs semaines que la bande n'avait plus de nouvelles de leur pote), pas le t-shirt quelconque qu'il avait enfilé au lieu de ses éternels polos Fred Perry, pas ses baskets neuves. Ces anomalies ne sont apparues qu'après le choc de voir Géj sans ses pattes et de comprendre ce que ça signifiait. Il avait à la main son bomber qu'il a posé délicatement sur le comptoir, comme le fera Aris des jours plus tard. *Je suis désolé les gars*. Silence. *Je suis désolé, mais c'est trop* – il s'interrompt pour ne pas éclater en sanglot – *Allez mec,* dit Paco en le prenant par les épaules pour le serrer virilement puis le relâcher aussitôt, *on sait, t'en fais pas, on sait.* Ils ont trinqué, se sont quittés bons amis. Les autres ont continué à boire toute la nuit. Et voilà tout.

Plus les minutes passent, plus ils risquent d'être découverts. Il y a bien un connard qui va finir par se pointer pour délester sa vessie ou vomir au calme. Il faut y aller. L'effet de surprise donnera le temps aux derniers de passer et de se joindre à l'assaut. Rien qu'à cette idée, le cœur de Jo manque de lui déchirer la poitrine. Tremblant, il adresse un signe aux copains puis s'élance, suivi d'une vague orange hurlant à pleins poumons – il oublie tout : les barres d'immeubles sordides qui ceinturent la ville grise, les familles déchiquetées par la pauvreté, les politiciens falots qui n'en ont rien à carrer, ceux qui remuent la haine pour mieux prendre le pouvoir et ne plus jamais le lâcher, la rage qui le broie tous les jours, l'empoisonne, *Pit, Pit* – tout. Devant lui se tient un facho qui a repris ses esprits plus vite que les autres, prêt à en découdre – Jo fracasse sa batte sur son visage – *Crac* – le nazi s'écroule.

Les gens courent dans tous les sens, tentant de fuir – les redskins se jettent sur tout ce qui bouge. Un petit groupe semble se former pour résister. Toute réflexion a quitté la tête de Jo. Il n'est plus que sensations physiques, fonce dans le tas, Doc Martens en avant, batte prête à s'abattre : *Putain que c'est bon !*

Achevé d'imprimer en octobre 2026
Textes : Bertrand Cassegrain
Image de couverture : Bertrand Cassegrain, 2026
Mise en page : LaFabrique, Genève (Suisse)
Impression : Quarto D'Altino, Venise (Italie)

Éditions : Moinsdecent.net (Genève)
ISBN : 978-2-9701788-3-5